This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

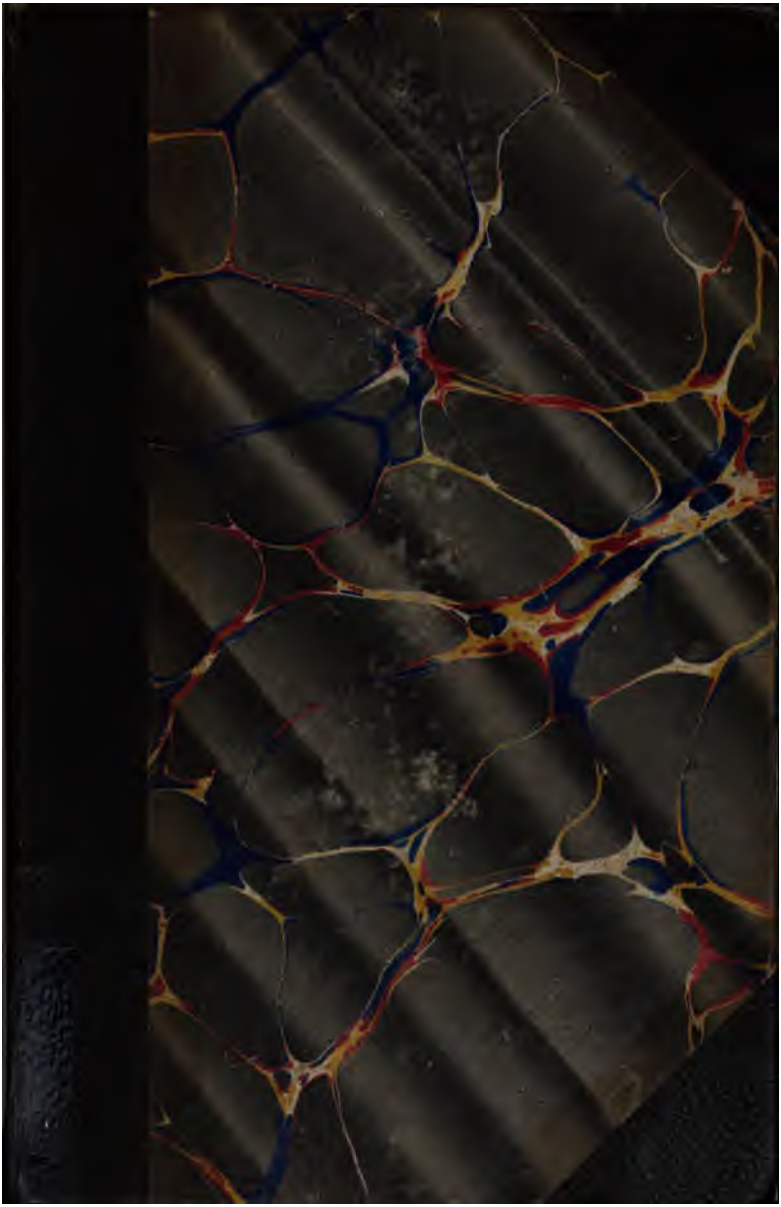
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

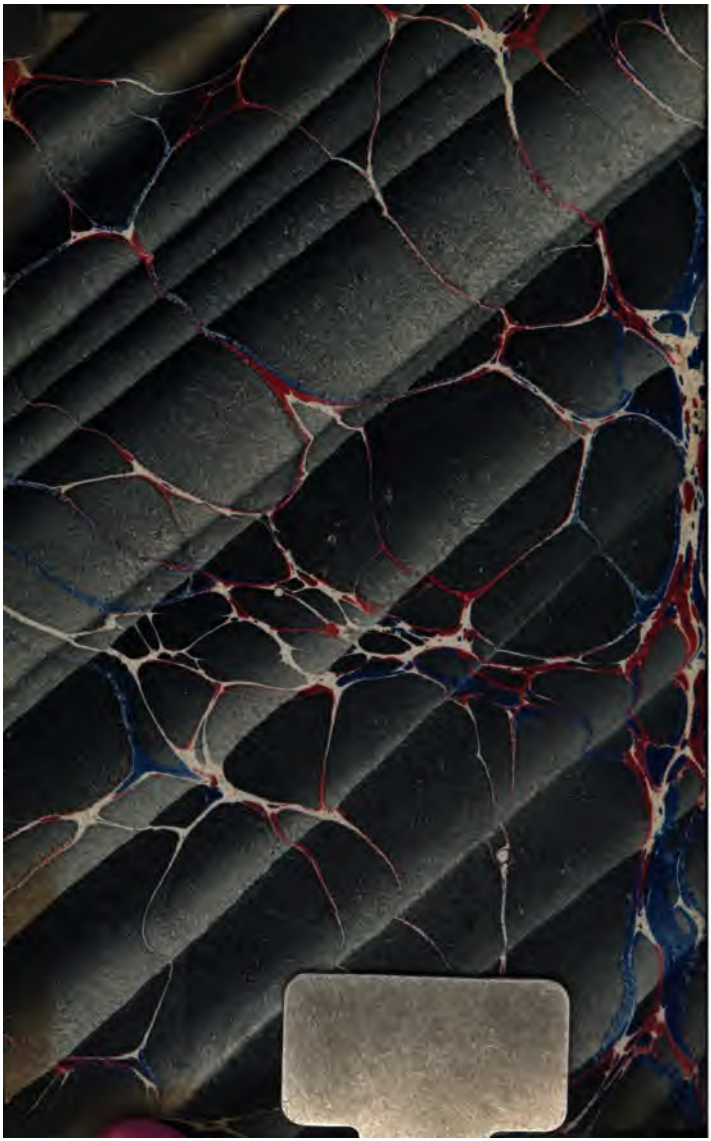
We also ask that you:

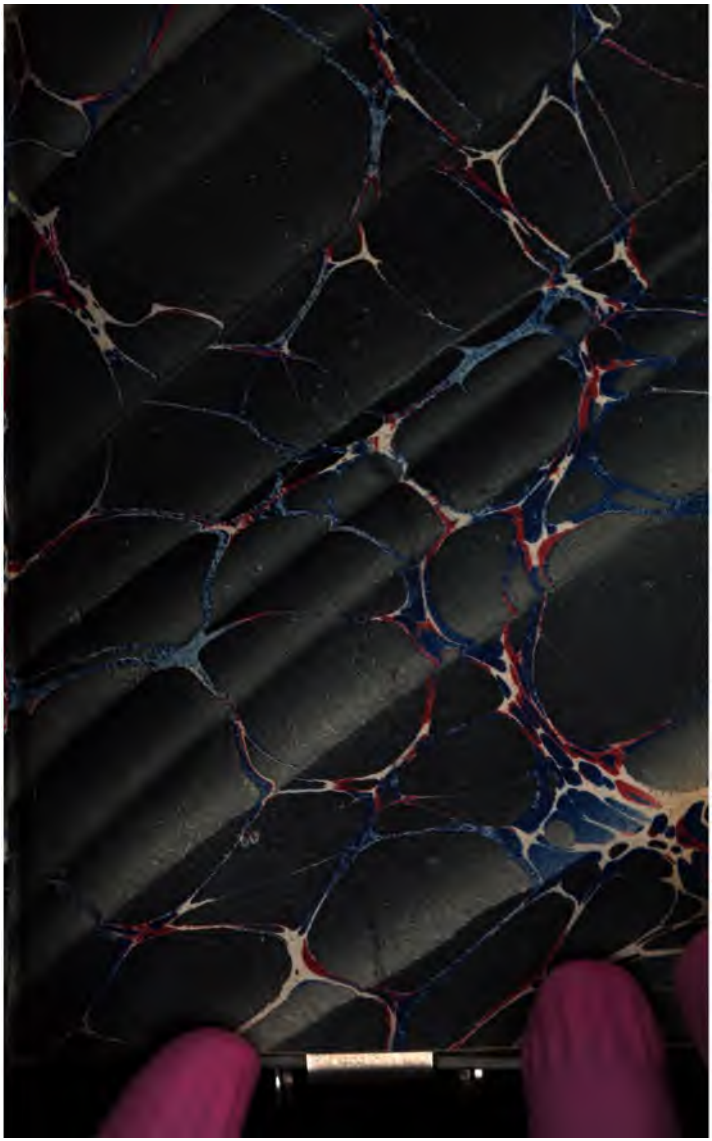
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`







6000867207

COLLECTION

DE

PETITS CLASSIQUES

FRANÇOIS.

COLLECTION

DE

PETITS CLASSIQUES

FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

CETTE COLLECTION
EST IMPRIMÉE A 500 EXEMPLAIRES
AUX FRAIS
ET PAR LES SOINS
DE CHARLES NODIER ET N. DELANGLE
AVEC LES CARACTÈRES
DE
JULES DIDOT AINÉ

RELATION
DES CAMPAGNES
DE ROCROI
ET DE FRIBOURG

PAR

HENRI DE BESSÉ

SIEUR DE LA CHAPELLE-MILON.

PARIS

N. DELANGLE, ÉDITEUR,

RUE DU BATTOIR, N° XIX.

M. DCCC. XXVI.

275. o. 82.

NOTICE.

HENRI DE BESSÉ OU DE BESSET, sieur de La Chapelle-Milon, ne tiendroit aucune place dans les biographies si on ne lui avoit attribué, d'une manière fort plausible, l'ouvrage dont nous donnons une nouvelle édition au public. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il occupoit un emploi assez distingué dans l'administration des bâtiments royaux. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il faut bien se garder de le confondre avec un autre La Chapelle,

Celui qui si maussadement
Fit parler Catulle et Lesbie.

On ne connoît de La Chapelle-Milon que cette *Relation de ce qui s'est passé dans la campagne de Rocroi en* 1643, *et dans celle de Fribourg en* 1644. La première édition, qui est fort rare, fut imprimée à Paris, en 1673, in-12. Depuis elle a été réunie à d'autres pièces choisies (*le Voyage de Chapelle et de Bachaumont, les Poésies de de Cailly, et la comédie des Visionnaires de Desmarets*), à Amsterdam, Pierre de Coup, 1708, in-8°, par les soins de La Monnoye; recueil curieux réimprimé en 1714 avec des augmentations. Enfin cette relation fait aussi partie des *Memoires pour servir à l'histoire de M. le Prince*, 1693, 2 vol. in-12; mais nous n'en connoissons qu'une édition séparée qui même n'est jamais tombée dans nos mains. Il seroit fort surprenant

toutefois que les Elzévirs eussent négligé un aussi joli volume.

La Chapelle est sans contredit un des bons prosateurs de son époque. Si on remarque qu'il écrivoit dix ou douze ans avant Pascal *, dans un temps où la langue poétique commençoit à la vérité à se fixer, mais où il n'existoit plus de modèles en prose depuis que les vicissitudes du langage avoient rendu Montaigne et Charron surannés, on sera surpris de la facilité de ses tours, du nombre et de la clarté de ses périodes, de la simplicité élégante de sa narration. Autant le style de ses contemporains est tendu, boursouflé, in-

* Je suppose que son ouvrage a été écrit du temps même des événements qui y sont racontés, et que des circonstances qui ne nous sont pas connues en ont retardé l'impression.

tempestivement oratoire, autant le sien est aisé, naturel et poli. On demanderoit maintenant à un historien des qualités plus élevées, mais non pas un esprit plus sain ni un goût plus judicieux.

CH. NODIER.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ

DANS LA CAMPAGNE

DE ROCROI

EN L'ANNÉE 1643.

J'AI dessein d'écrire ce qui s'est passé dans les campagnes de Rocroi et de Fribourg entre l'armée de France et celles d'Espagne et de Bavière. Peut-être que mon travail ne sera pas inutile, ni désagréable au public. Du moins n'ai-je rien oublié pour dire toujours la vérité. Je n'écris point par envie de m'ériger en auteur, et je ne prétends ni flatter

occupe une place dont chacun d'eux se juge plus digne que lui. Les magistrats ne veulent dépendre que du roi dans la fonction de leurs charges, et ne se peuvent résoudre à recevoir la loi d'un particulier. Les peuples ne manquent jamais d'imputer aux conseils du ministère toutes les impositions dont ils sont surchargés, et généralement tous les hommes sont portés à envier la fortune et haïr la personne des favoris.

Ainsi, le souvenir du passé étoit odieux, l'avenir donnoit de la crainte, le présent étoit plein de trouble, il falloit mettre quelque ordre à l'état dans un si grand changement. Tout le monde souhaitoit un gouvernement plus doux et plus libre, mais personne ne convenoit des moyens de l'établir.

Néanmoins le roi, avant que de mourir, avoit nommé ceux qui devoient composer

le conseil de la régence. Il avoit donné en même temps le commandement de ses armées au duc d'Enghien; mais, afin de modérer les premiers feux d'une jeunesse que le désir de la gloire auroit pu emporter, il lui avoit donné le maréchal de L'Hospital pour lieutenant-général et pour conseil. Malgré cette disposition et toutes les intrigues de la cour, la reine fut déclarée seule régente avec un pouvoir absolu.

Il sembla d'abord qu'elle voulut appeler l'évêque de Beauvais au ministère; elle eut même quelque pensée de lui faire donner le chapeau de cardinal à la première promotion; mais ce prélat, au lieu de se ménager dans ce commencement de faveur, entreprit de ruiner tous ceux que le cardinal de Richelieu avoit élevés, et s'attira par ce moyen un grand nombre d'ennemis. Pendant qu'il s'attache à contre-temps à renverser ce que ce ministre avoit fait, le

cardinal Mazarin profite de tout et fait ses liaisons avec les personnes qui ont le plus de crédit auprès de la reine. Ceux que l'évêque veut perdre ont recours à la protection du cardinal. La reine craint qu'on ne lui fasse trop d'affaires, et se dégoûte des services de l'évêque. Elle trouve enfin le cardinal plus propre à remplir la place de premier ministre. Ceux en qui elle se fie la portent à ce choix, et la font résoudre à renvoyer l'évêque dans son diocèse et à déclarer ouvertement son intention pour le cardinal.

D'abord elle y rencontre de grands obstacles : le nom seul de cardinal épouvante les esprits, rappelle la mémoire des maux passés, et en fait craindre de pires à l'avenir. La division se met parmi les créatures de la reine, chacun prend parti, et les affaires se brouillent plus qu'auparavant. Néanmoins, l'adresse et la bonne fortune

du cardinal, les services qu'il avoit rendus à la France, la fermeté de la reine, et le respect que tout le monde avoit pour elle, apaisèrent les mécontents. L'entreprise formée contre ce ministre par la duchesse de Chevreuse et le duc de Beaufort ne servit qu'à mieux affermir son autorité. Ainsi Melos fut trompé dans ses pronostics, comme le sont tous les étrangers qui fondent de grandes espérances sur la division des François; parce qu'encore que leur légèreté naturelle les porte quelquefois à la révolte, le fond de respect et d'affection qu'ils ont pour leur roi les ramène toujours dans l'obéissance. En effet, les grands, le parlement, et le peuple, se rendirent au choix de la reine, et tout fléchit en même temps sous le ministère du cardinal Mazarin, bien qu'il fût étranger, et que ses ennemis publiassent qu'il étoit sujet originaire du roi d'Espagne, d'une nation peu amie des François; et enfin, quoi-

qu'on l'eût vu quelque temps auparavant dans une fortune très-éloignée d'une si grande élévation.

Le duc de Beaufort se conduisit imprudemment dans l'entreprise qu'il avoit formée contre le cardinal; la duchesse de Chevreuse, se croyant plus habile et mieux auprès de la reine que ce ministre, méprisa ses soumissions. Dans le temps que Beaufort et elle délibèrent sur les moyens de le perdre, le duc est arrêté, la duchesse est disgraciée, le reste de la cabale se dissipe, et la France devient plus tranquille que jamais.

Pendant que la cour étoit occupée à toutes ces intrigues, le duc d'Enghien se préparoit pour la campagne prochaine. Amiens étoit le rendez-vous de l'armée; ce prince y arriva vers la fin d'avril 1643, et y trouva Gassion avec une partie des troupes. Espenan en assembloit d'autres autour de Laon. Le maréchal de Gram-

mont s'étoit jeté dans Arras dès le commencement de l'hiver, et avoit un corps considérable dans cette place. Le duc d'Enghien demeura trois semaines dans Amiens pour attendre les troupes qui s'y rendoient, et pour pénétrer les desseins des Espagnols. Il avoit même envoyé Gassion à Dourlens pour les observer de plus près. Enfin, il apprit que Melos avoit mis toutes ses forces ensemble auprès de Douai, et qu'il marchoit vers Landrecies avec un grand équipage d'artillerie.

Le duc d'Enghien assembla aussitôt ce qu'il avoit de troupes auprès d'Amiens, et envoya ordre à celles qui étoient éloignées de le venir joindre dans sa marche. Il vint loger le second jour auprès de Péronne; La Ferté-Senneterre, maréchal-de-camp, lui mena quelque infanterie, et celle qui avoit hiverné dans Arras le vint trouver au même lieu.

Ce prince commença dès lors à témoigner une impatience extrême de donner bataille, aimant mieux la hasarder que de se charger, disoit-il, de la honte de voir prendre une place dans les premiers jours de son commandement; mais parce que le maréchal de L'Hospital avoit beaucoup de répugnance à ce dessein, le duc d'Enghien crut qu'il devoit faire par adresse ce qu'il ne vouloit pas encore emporter d'autorité absolue.

C'est pourquoi il ne s'en ouvrit qu'à Gassion seul. Comme c'étoit un homme qui trouvoit aisées les actions même les plus périlleuses, il eut bientôt conduit l'affaire aux termes que le prince désiroit. Car, sous prétexte de jeter du monde dans les places, il fit qu'insensiblement le maréchal de L'Hospital se trouva si près des Espagnols qu'il ne fut plus en son pouvoir d'empêcher qu'on n'en vînt à une bataille.

L'armée continua de marcher vers Guise; c'étoit la place la plus exposée de toute la frontière, et celle dont les Espagnols pouvoient le plus aisément entreprendre le siége. Mais l'avant-garde françoise fut à peine logée dans Fonsomme que le duc d'Enghien apprit que les Espagnols avoient passé devant Landrecies et la Capelle sans s'y arrêter, et qu'ils marchoient à grandes journées vers la Meuse.

Ce prince crut alors qu'ils avoient quelque dessein sur les places de Champagne, et craignit avec raison de ne pouvoir joindre Melos qu'après que les retranchements de ses quartiers seroient achevés, et peut-être même après la prise d'une de ces places, qu'il savoit être mal garnies d'hommes et de munitions. Cette prévoyance l'obligea de faire avancer Gassion avec un corps de deux mille chevaux, afin d'observer les desseins des Espagnols et de

jeter ses dragons et ses fusiliers dans les lieux qui en auroient le plus de besoin.

Cependant le duc d'Enghien ne laissa pas de continuer sa marche avec une extrême diligence. Les troupes que commandoit Espenan le rencontrèrent à Joigni; il reçut en ce lieu un avis certain que Melos s'étoit arrêté à Rocroi, et que la même nuit il avoit commencé l'ouverture de la tranchée.

Le prince ne songeoit plus qu'à secourir promptement cette place, lorsqu'on lui manda que le roi Louis XIII étoit mort. Peut-être qu'en cette occasion un autre que le duc d'Enghien n'auroit pas eu la pensée de secourir Rocroi. Son rang, ses affaires, les intérêts de sa maison, et le conseil de ses amis le rappeloient à la cour. Néanmoins, il préféra en cette occasion le bien général à ses avantages particuliers, et l'ardeur qu'il avoit pour la gloire ne lui

permit pas de balancer un moment. Il tint secrète la nouvelle de la mort du roi, et marcha le lendemain vers Rocroi; persuadant au maréchal de L'Hospital qu'il ne s'avançoit près de cette place que pour y pouvoir jeter un secours d'hommes et de munitions par les bois qui l'environnent.

Gassion le rejoignit dans sa marche à Rumigni, et l'instruisit pleinement de ce que faisoient les Espagnols, lui dépeignit leurs postes, et lui montra le chemin qu'il falloit prendre pour aller à eux. Gassion avoit marché si diligemment, qu'étant arrivé à l'entrée des bois de Rocroi fort peu de temps après que les Espagnols s'étoient postés devant la place, il y avoit jeté cent cinquante hommes, et remarqué par la situation des lieux que tout le succès de l'entreprise consistoit à passer le défilé et à mettre en présence des ennemis l'armée en bataille entre les bois et la ville.

Rocroi est situé dans le milieu d'une plaine environnée de bois si épais et si pleins de marécages que, de quelque côté qu'on y arrive, il est impossible d'éviter des défilés très-longs et très-incommodes. Il est vrai que du côté de la Champagne il n'y a qu'un quart de lieue de bois, et que dans le défilé même, après avoir passé le commencement qui est fort serré, le chemin s'élargit, et on découvre insensiblement la plaine. Mais parce que le pays est rempli d'une bruyère fort marécageuse, on n'y peut aller que par petites troupes, hormis assez près de Rocroi, où le terrain, s'élevant peu à peu, devient plus sec que dans les bois, fournit un champ spacieux et capable de contenir de grandes armées.

Melos étoit arrivé le dixième de mai dans cette plaine, avoit séparé son armée en six quartiers, fait ses retranchements, et jeté ses principales forces du côté qui regarde

les défilés ; se contentant d'assurer le reste par la disposition générale de ses troupes, afin d'épargner le temps qu'on emploie d'ordinaire à faire une circonvallation. Outre ces précautions qu'il avoit observées dans ses postes, il avoit mis un grand corps-de-garde sur le chemin de Champagne ; ses sentinelles et ses batteurs d'estrade étoient si bien disposés que rien ne pouvoit entrer dans la plaine sans qu'il en eût avis. Son armée étoit composée de huit mille chevaux conduits par le duc d'Albuquerque, et de dix-huit mille hommes de pied commandés par le comte de Fontaines, entre lesquels étoit l'élite de l'infanterie espagnole.

Le duc d'Enghien, étant informé de ces choses, fit assembler les officiers de son armée à Rumigni, et, après leur avoir exposé ce que Gassion venoit de lui dire, il déclara que sa résolution étoit de tout en-

treprendre pour secourir Rocroi; c'est pourquoi il vouloit s'avancer au plus tôt dans le défilé. Que si les Espagnols s'engageoient à le défendre, ils seroient obligés, en dégarnissant leurs quartiers, de laisser un chemin ouvert au secours qu'on voudroit jeter dans la place; ou bien s'ils laissoient passer le défilé sans combattre, on en tireroit d'autres avantages, et que l'armée s'étant une fois élargie dans la plaine, on pourroit engager les Espagnols à une bataille, ou du moins prendre des postes et s'y fortifier en attendant qu'on eût pourvu aux besoins des assiégés.

Enfin le prince leur dit que le roi étoit mort, et que, dans une si fâcheuse conjoncture, il falloit tout hasarder plutôt que de laisser perdre la réputation des armes de France. Qu'à son égard, il n'y avoit point de résolution qu'il ne prît pour empêcher la prise de Rocroi. Tout le monde

conclut à la bataille, et le maréchal de L'Hospital même fit semblant d'y consentir.

Mais il s'imagina peut-être que les Espagnols disputeroient le défilé, et qu'ainsi l'entreprise se termineroit par une grande escarmouche dans le bois, durant laquelle on jetteroit du secours dans la place, et que l'armée n'étant point engagée au-delà du défilé, on pourroit se retirer facilement sans s'exposer à un combat général.

La résolution fut donc prise de marcher le lendemain droit à Rocroi. Le duc d'Enghien s'avança le même jour jusqu'à Bossu, et disposa l'ordre de sa bataille afin que chacun se préparât à cette action dont le succès étoit si important à sa gloire et au salut de la France.

Son armée étoit composée de quinze mille hommes de pied et de sept mille chevaux, et elle devoit combattre sur deux

lignes appuyées d'un corps de réserve, le commandement de ce corps fut donné à Sirot. Le maréchal de L'Hospital avoit soin de l'aile gauche, et La Ferté Senneterre y servoit de maréchal-de-camp sous lui. Espenan commandoit toute l'infanterie, Gassion étoit sous le duc d'Enghien à l'aile droite; et parce qu'il falloit combattre dans des lieux difficiles, on mit entre chaque intervalle des escadrons un peloton de cinquante mousquetaires. Les carabins, les gardes du maréchal de L'Hospital, et ceux du prince, tout ce qui restoit de dragons et de fusiliers, furent mis à droite et à gauche sur les ailes. Ces ordres étant donnés, le duc d'Enghien envoya le bagage à Aubenton avec tout ce qui étoit inutile pour un jour de combat, et marcha en bataille jusqu'à l'entrée du bois.

Melos pressoit si vigoureusement Rocroi que, sans le secours que Gassion y avoit

jeté, on n'auroit pas eu le temps de faire lever le siége. La garnison en étoit si foible et si mal pourvue que les Espagnols n'entreprenoient rien qui ne leur réussît. Ils étoient informés du mauvais état de la place, et le duc d'Enghien en étoit si éloigné qu'ils ne croyoient pas qu'elle pût attendre l'arrivée d'un secours.

Mais l'armée de France s'étoit augmentée peu à peu par des corps qui la venoient joindre dans sa marche, et par ce moyen elle avoit ôté aux Espagnols la connoissance de ses forces; les nouvelles leur en venoient difficilement à cause que tout le pays étoit françois. Ainsi, Melos ne sut le véritable état de l'armée du duc d'Enghien que le jour même qu'elle entra dans le défilé. Les derniers avis qu'il en avoit eus ne la faisoient que de douze mille hommes; et il apprit, mais trop tard, qu'elle étoit de près de vingt-trois mille combattants,

et même qu'elle commençoit à marcher dans les bois.

Melos fut contraint de délibérer promptement s'il défendroit le défilé ou s'il attendroit dans la plaine qu'on le vînt attaquer. Rien ne lui étoit plus facile que de disputer le passage en jetant son infanterie dans le bois et en l'appuyant d'un grand corps de cavalerie. Il pouvoit même, en ménageant bien l'avantage des bois et des marécages, occuper l'armée de France avec une partie de ses troupes, et achever avec l'autre partie de réduire la place qui ne pouvoit plus tenir que deux jours. Ce parti paroissoit le plus sûr, et il n'y avoit personne qui ne crût que Melos le prendroit. Mais son ambition ne se bornoit pas à la prise de Rocroi, il s'imaginoit que le gain d'une bataille lui ouvriroit le chemin jusque dans le cœur de la France, et Honnecourt lui faisoit espérer un pareil bonheur

devant Rocroi. D'ailleurs, en hasardant un combat il croyoit ne hasarder tout au plus que la moindre partie de son armée et quelques places de la frontière. Au lieu que, par la défaite du duc d'Enghien, il se proposoit des avantages infinis dans le commencement d'une régence encore mal affermie.

Sur ce raisonnement, Melos, qui, selon le génie espagnol, laissoit quelquefois échapper le présent pour trop penser à l'avenir, se résolut à un combat général. Et afin d'y engager plus aisément le duc d'Enghien, il l'attendit dans la plaine, et ne fit pas le moindre effort pour disputer le passage du défilé. Ce n'est pas que Melos n'eût peut-être été obligé de faire par force ce qu'il fit de son mouvement; car dans le temps qu'il délibéroit là-dessus il n'étoit presque plus temps de délibérer. Les premières troupes du duc d'Enghien parois

soient déjà, et l'armée françoise auroit achevé de passer avant qu'il eût pu assembler ses quartiers. Néanmoins, s'il eût voulu faire de bonne heure tout ce qui dépendoit de lui pour s'opposer à ce passage, le duc d'Enghien auroit eu peine à le forcer, parce qu'il n'y a rien de si difficile dans la guerre que de sortir d'un long défilé de bois et de marécages, à la vue d'une puissante armée postée dans une plaine. Quoi qu'il en soit, on voit bien que Melos s'étoit préparé à un combat général, puisqu'il avoit pris soin de ramasser toutes ses forces, et mandé à Beck, qui étoit vers Palaizeux, de le venir joindre en toute diligence.

Le duc d'Enghien marchoit en bataille sur deux colonnes depuis Bossu jusqu'à l'entrée du défilé. Gassion alloit devant avec quelque cavalerie pour reconnoître les ennemis; et n'ayant trouvé le passage

défendu que d'une garde de cinquante chevaux, il les poussa, et vint rapporter au duc d'Enghien la facilité qu'il y avoit à s'emparer du défilé.

Ce fut en ce lieu que le prince crut devoir parler plus ouvertement au maréchal de L'Hospital, parce que le maréchal voyoit bien qu'en poussant plus avant dans la plaine il seroit impossible d'éviter de donner bataille. Gassion faisoit tout son possible pour l'engager, et le maréchal s'opposoit toujours à ses avis; mais le duc d'Enghien finit leur dispute, et dit d'un ton de maître qu'il se chargeoit de l'événement.

Le maréchal ne contesta plus et se mit à la tête des troupes qu'il devoit commander. Le duc d'Enghien fit défiler l'aile droite, logeant de l'infanterie aux endroits les plus difficiles pour assurer le passage du reste de l'armée. En même temps il s'avança avec une partie de la cavalerie jusque

sur une petite éminence à demi-portée du canon des Espagnols. Si Melos eût chargé d'abord le duc d'Enghien, il l'eût défait infailliblement; mais ce prince couvrit si bien le haut de cette éminence avec ce qu'il avoit d'escadrons, que les Espagnols ne purent voir ce qui se faisoit derrière lui.

Melos ne put s'imaginer qu'un si grand corps de cavalerie se fût avancé sans être soutenu par l'infanterie. C'est pourquoi il se contenta d'essayer par des escarmouches s'il pourroit voir le derrière de ces escadrons; mais, n'ayant pu se faire jour au travers, il ne songea plus qu'à ranger ses troupes en bataille.

Ainsi les deux généraux concouroient à un même dessein : le prince s'appliquoit uniquement à achever de passer le défilé, et Melos ne travailloit qu'à rassembler ses quartiers. Le lieu où le duc d'Enghien avoit pris son champ de bataille étoit assez

spacieux pour y ranger toute son armée dans l'ordre qu'il avoit projeté. Le terrain y étoit plus élevé qu'aux environs et s'étendoit insensiblement dans toute la plaine. Il y avoit un grand marais sur la gauche, et les bois, n'étant pas épais en cet endroit, n'empêchoient point les escadrons de se former. Vis-à-vis de cette éminence, qu'occupoit le duc d'Enghien, il y avoit une autre hauteur presque semblable, où les Espagnols se postèrent et firent le même front que les François, et entre les deux batailles on voyoit un enfoncement en forme de vallon.

Il est aisé de juger par cette situation qu'aucun des deux partis ne pouvoit aller attaquer l'autre qu'en montant. Néanmoins les Espagnols avoient cet avantage que sur le penchant de leur hauteur, et au-devant de leur aile gauche, il y avoit un bois taillis qui descendoit assez avant dans le val-

lon, et il leur étoit aisé d'y loger des mousquetaires pour incommoder le duc d'Enghien quand il marcheroit à eux.

Les deux généraux travailloient avec une diligence incroyable à mettre leurs troupes en ordre à mesure qu'elles arrivoient; et au lieu d'escarmoucher comme l'on fait d'ordinaire à l'approche de deux armées, ils se donnèrent tout le temps nécessaire pour se mettre en bataille.

Cependant le canon des Espagnols incommodoit beaucoup plus les François que celui des François n'incommodoit les Espagnols, parce qu'ils en avoient un plus grand nombre, et qu'il étoit mieux posté et mieux servi. A mesure que le duc d'Enghien étendoit les ailes de son armée, les ennemis faisoient de si furieuses décharges d'artillerie que, sans une constance extraordinaire, les troupes françoises n'auroient pas pu conserver le terrain qu'elles

avoient occupé. Il y eut ce jour-là plus de trois cents hommes de tués ou de blessés d'un coup de canon, entre lesquels le marquis de Persan, mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, eut un coup dans la cuisse.

A six heures du soir l'armée de France avoit passé le défilé. Déjà le corps de réserve sortoit du bois et venoit prendre sa place dans la plaine. Le duc d'Enghien, ne voulant pas donner aux Espagnols le temps d'assurer davantage leurs postes, se préparoit à commencer le combat. L'ordre de marcher étoit donné par toute son armée, quand un accident imprévu pensa la jeter dans un désordre extrême et donner la victoire à Melos.

La Ferté-Senneterre commandoit seul l'aile gauche en l'absence du maréchal de L'Hospital qui étoit auprès du duc d'Enghien. Ce côté de l'armée étoit bordé d'un

marais, et les Espagnols ne pouvoient l'attaquer; ainsi La Ferté n'avoit rien à faire qu'à se tenir ferme dans son poste en attendant le combat. Le duc d'Enghien n'avoit point quitté l'aile droite, et, pendant que les troupes se mettoient en bataille, il s'étoit attaché principalement à reconnoître la contenance des Espagnols, et les endroits les plus propres pour aller à eux. Alors La Ferté, peut-être par quelque ordre secret du maréchal, peut-être aussi pour se signaler à l'envi de Gassion par quelque exploit extraordinaire, voulut essayer de jeter un grand secours dans la place, et fit passer le marais à toute sa cavalerie et à cinq bataillons de gens de pied; par ce détachement l'aile gauche demeura dénuée de cavalerie et affoiblie d'un grand corps d'infanterie.

Aussitôt qu'on en eut donné avis au duc d'Enghien, il fit faire halte, et courut

promptement où un si grand désordre l'appeloit. L'armée espagnole marcha en même temps, ses trompettes sonnant la charge, comme si Melos eût voulu se prévaloir de ce mouvement. Mais le prince ayant rempli le vide de la première ligne avec quelques troupes de la seconde, les Espagnols s'arrêtèrent et firent voir qu'ils n'avoient eu d'autre dessein que de gagner du terrain pour ranger leur seconde ligne.

Il y a des moments précieux dans la guerre, qui passent comme des éclairs, si le général n'a pas l'œil assez fin pour les remarquer et assez de présence d'esprit pour saisir l'occasion, la fortune ne les renvoie plus et se tourne bien souvent contre ceux qui les ont manqués. Le duc d'Enghien envoya dire à La Ferté de revenir sur ses pas; les troupes qu'il avoit détachées repassèrent le marais en diligence, et avant la nuit l'armée se trouva remise

dans son premier poste; ainsi cet accident ne fit que retarder la bataille et ne causa d'autre inconvénient que de donner aux Espagnols le temps de se mettre plus au large et en meilleur ordre qu'ils n'auroient fait.

La nuit étoit fort obscure; mais la forêt étant voisine, les soldats allumèrent un si grand nombre de feux que toute la plaine en étoit éclairée. Les armées étoient enfermées dans cette enceinte de bois comme si elles avoient eu à combattre en champ clos. Leurs corps-de-garde étoient si proches les uns des autres qu'on ne pouvoit distinguer les feux des François de ceux des Espagnols. Les deux camps sembloient n'en former qu'un seul. On n'entendoit aucune alarme, et à la veille d'une très-sanglante bataille, il sembloit qu'il y eût entre eux une espèce de paix.

Dès qu'il fut jour, le duc d'Enghien fit

donner le signal pour marcher. Il chargea d'abord à la tête de sa cavalerie mille mousquetaires que le comte de Fontaines avoit logés dans le bois; et bien qu'ils combattissent dans un lieu retranché naturellement et avantageux pour de l'infanterie, l'attaque fut si vigoureuse qu'ils y demeurèrent tous sur la place. Mais de peur que les escadrons ne se rompissent en traversant le reste du bois où cette infanterie venoit d'être défaite, le duc d'Enghien, avec la seconde ligne de cavalerie, tourna sur la gauche, et commanda à Gassion de mener la première ligne autour du bois sur la droite. Gassion étendit ses escadrons en marchant à couvert du bois, et prit la cavalerie espagnole en flanc pendant que le duc d'Enghien l'attaquoit en tête.

Le duc d'Albuquerque, qui commandoit l'aile gauche des Espagnols, ne savoit encore rien de cette première action et n'avoit

pas prévu qu'il pouvoit être attaqué des deux côtés en même temps. Il se reposoit sur les mousquetaires logés dans le bois qui couvroit sa première ligne; de sorte qu'il se trouva ébranlé de cette attaque et voulut opposer quelques escadrons à Gassion qui venoit l'envelopper. Mais rien n'est si périlleux que de faire de grands mouvements devant un ennemi puissant sur le point d'en venir aux mains. Ces escadrons déjà ébranlés furent rompus à la première charge, et toutes les troupes d'Albuquerque se renversèrent les unes sur les autres. Le duc d'Enghien, leur voyant prendre la fuite, commanda à Gassion de les poursuivre, et tourna tout court contre l'infanterie.

Le maréchal de L'Hospital ne combattoit pas avec le même succès, car, ayant mené sa cavalerie au galop contre les ennemis, elle se mit hors d'haleine avant que de les

joindre. Les Espagnols l'attendirent de pied ferme et la rompirent au premier choc. Le maréchal, après avoir combattu avec une valeur extrême, eut le bras cassé d'un coup de pistolet, et vit en un instant toute son aile s'enfuir à vau-de-route. Les Espagnols la poussèrent vigoureusement, taillèrent en pièces quelques bataillons d'infanterie, gagnèrent le canon, et ne s'arrêtèrent qu'à la vue du corps de réserve qui s'opposa à leur victoire.

Tandis que les deux ailes combattoient avec un sort si inégal, l'infanterie françoise marchoit contre l'espagnole. Déjà quelques bataillons s'étoient choqués ; mais Espenan qui la commandoit ayant appris le malheur qui venoit d'arriver à l'aile gauche, et voyant que toute l'infanterie espagnole l'attendoit en bon ordre avec une fierté extraordinaire, se contenta d'entretenir le combat par de légères escarmouches, afin

bre de cavalerie auprès de lui. Le comte de Fontaines l'attendit avec une grande fermeté, et ne laissa point tirer que les François ne fussent à cinquante pas. Son bataillon s'ouvrit en un instant, et il sortit d'entre les rangs une décharge de dix-huit canons chargés de cartouches, qui fut suivie d'une grêle de mousquetades. Le feu fut si grand que les François ne le purent soutenir, et si les Espagnols avoient eu de la cavalerie pour les pousser, jamais l'infanterie françoise n'auroit pu se remettre en ordre.

Le duc d'Enghien la rallia promptement et recommença une seconde attaque. Elle eut le même succès que la première; enfin il les chargea par trois fois sans les pouvoir rompre. Le corps de réserve arriva, et plusieurs des escadrons, qui avoient poussé la cavalerie espagnole, se rejoignirent au gros que le prince faisoit combattre. Alors l'infanterie espagnole fut enveloppée de

tous côtés et contrainte de céder au plus grand nombre. Les officiers ne pensèrent plus qu'à leur sûreté, et les plus avancés firent signe du chapeau pour montrer qu'ils demandoient quartier.

Le duc d'Enghien s'étant avancé pour recevoir leur parole et pour leur donner la sienne, les fantassins espagnols crurent que le prince vouloit recommencer une autre attaque. Dans cette erreur, ils firent une décharge sur lui, et ce péril fut le plus grand qu'il eût essuyé de la journée. Ses troupes, irritées de ce qui venoit d'arriver à leur général, l'attribuant à la mauvaise foi des Espagnols, les chargèrent de tous côtés sans attendre l'ordre, et vengèrent par un carnage épouvantable le danger qu'il avoit couru.

Les François entrent l'épée à la main jusque dans le milieu du bataillon espagnol, et quelque effort que fasse le duc

d'Enghien pour arrêter leur fureur, les soldats ne donnent aucun quartier, mais particulièrement les Suisses qui s'acharnent d'ordinaire au meurtre plus que les François. Le prince va partout criant que l'on donne quartier. Les officiers espagnols et même les simples soldats se réfugient autour de lui. Don George de Castelui, mestre-de-camp, est pris de sa main. Enfin, tout ce qui peut échapper à la fureur du soldat accourt en foule pour lui demander la vie, et le regarde avec admiration.

Aussitôt que le prince eut donné les ordres pour la garde des prisonniers, il travailla au ralliement des troupes, et se mit en état de combattre le général Beck, s'il poussoit Gassion et s'il osoit s'engager dans la plaine. Mais Gassion revint de la poursuite des fuyards et dit au duc d'Enghien que Beck n'étoit point sorti du bois, se contentant de recueillir dans le défilé quelque

débris de la défaite. Que même il l'avoit fait avec un si grand désordre, et si peu de connoissance de l'avantage qu'il pouvoit prendre des défilés de la forêt, qu'on voyoit bien que la terreur des soldats de Melos s'étoit communiquée aux siens. En effet, après avoir sauvé quelques restes de l'armée espagnole, il se retira avec une précipitation incroyable et abandonna même deux pièces de canon.

Le duc d'Enghien, voyant sa victoire entièrement assurée, se met à genoux au milieu du champ de bataille et commande à tous les siens de faire la même chose pour remercier Dieu d'un succès si avantageux. Certes, la France lui devoit en cette rencontre de grandes actions de grâces; car on peut dire que depuis plusieurs siècles les François n'avoient point gagné de bataille ni plus glorieuse ni plus importante.

Il s'y fit de belles actions de part et d'au-

tre. La valeur de l'infanterie espagnole ne se peut assez louer; car il est presque inouï qu'après la déroute d'une armée un corps de gens de pied dénué de cavalerie ait eu la fermeté d'attendre en rase campagne, non pas une attaque seule, mais trois de suite sans s'ébranler; et il est vrai de dire que, sans le gros de réserve qui vint joindre le duc d'Enghien, ce prince, tout victorieux qu'il étoit du reste de l'armée espagnole, n'eût jamais pu rompre cette brave infanterie.

On y remarqua une action extraordinaire du régiment de Velandia. Dans la première attaque que fit le duc d'Enghien, les mousquetaires de ce régiment, ayant été taillés en pièces, et son corps de piquiers, étant enveloppé de tous côtés par la cavalerie françoise, il soutint toutes les charges qu'on lui fit, et se retira en corps au petit pas jusqu'au gros de l'infanterie espagnole.

Lorsque l'aile gauche des François fût rompue, on vint dire à Sirot qu'il sauvât le corps de réserve, qu'il n'y avoit plus de remède, et que la bataille étoit perdue; il répondit sans s'ébranler : « Elle n'est pas « perdue, puisque Sirot et ses compagnons « n'ont pas encore combattu. » En effet, sa fermeté servit beaucoup à la victoire. Mais, au rapport même des Espagnols, rien n'y parut de si admirable que cette présence d'esprit et ce sang-froid que le duc d'Enghien conserva dans la plus grande chaleur du combat; particulièrement lorsque l'aile gauche des ennemis fut rompue : car, au lieu de s'emporter à la poursuivre, il tourna sur leur infanterie. Par cette retenue, il empêcha ses troupes de se débander et se trouva en état d'attaquer avec avantage la cavalerie des Espagnols qui se croyoit victorieuse. Gassion y acquit beaucoup d'honneur, et le duc d'Enghien

lui donna de grandes marques de son estime; car, dans le champ de bataille même, il lui promit de demander pour lui le bâton de maréchal de France, que le roi lui accorda peu de temps après.

De dix-huit mille hommes de pied qui composoient l'armée de Melos, il y en eut plus de huit mille de tués sur la place et près de sept mille prisonniers. Le comte de Fontaines, mestre-de-camp général, fut trouvé mort auprès de sa chaise à la tête de ses troupes. Les Espagnols regrettèrent long-temps sa perte, les François louèrent son courage, et le prince même dit que s'il n'avoit pu vaincre, il auroit voulu mourir comme lui. Valandia et Vilalua, mestres-de-camp espagnols, eurent un pareil sort. Tous les officiers furent pris ou tués. Les Espagnols perdirent dix-huit pièces de campagne et six pièces de batteries. Les François remportèrent deux cents drapeaux et

soixante étendards. Le pillage fut grand, et, outre le butin du bagage, on trouva l'argent d'une montre entière que l'armée espagnole devoit toucher après la prise de Rocroi. Du côté des François il y eut environ deux mille hommes de tués, mais peu d'officiers et de gens de qualité.

Le duc d'Enghien logea ensuite son armée dans le camp des ennemis; et, après avoir donné ordre pour les blessés, il entra victorieux dans Rocroi. Il y apprit le lendemain que Melos s'étoit retiré du combat après la déroute de l'aile droite de son armée, et qu'il n'avoit pensé à rassembler les fuyards que sous le canon de Philippeville.

Sa cavalerie le vint rejoindre en ce lieu; elle n'avoit pas reçu beaucoup de dommage, mais l'infanterie fut entièrement ruinée, et les campagnes suivantes ont fait voir la grandeur de cette perte que l'Es-

pagne n'a jamais pu réparer. Tant il est vrai qu'une bonne infanterie ne peut être conservée trop soigneusement, soit dans la guerre, soit dans la paix, parce qu'il n'est pas au pouvoir des plus grands rois de rétablir, qu'avec beaucoup de temps, un vieux corps d'officiers et de soldats accoutumés à combattre ensemble et à souffrir les fatigues de la guerre.

Le duc d'Enghien, après avoir demeuré deux jours à Rocroi, mena l'armée à Guise par le même chemin qu'elle étoit venue. Elle s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le prince prépara toutes choses pour entrer dans le pays ennemi. Comme les magasins n'avoient été faits que pour la défensive, il fallut faire porter des vivres et des munitions dans les places les plus avancées de la frontière.

La Flandre étoit ouverte de tous côtés. En quelque lieu que le duc d'Enghien eût

dessein de porter ses armes, rien ne s'opposoit à son passage. Il pouvoit attaquer ou les villes de la mer, ou les places de l'Escaut, ou celles de la Moselle.

Toutes ces entreprises pouvoient apporter beaucoup d'utilité. La conquête des places de la mer paroissoit la plus avantageuse, parce qu'on prêtoit la main aux Hollandois, et qu'on ôtoit en même temps aux Pays-Bas les plus prompts secours qu'ils reçoivent d'Espagne. Mais le duc d'Enghien savoit que les Hollandois ne craignent rien tant que d'avoir les François pour voisins, et qu'ils feroient la paix et s'allieroient même avec les Espagnols, quoique leurs ennemis naturels, plutôt que de souffrir que la France étendît ses conquêtes sur les places qui servent de barrière entre ses frontières et celles des Provinces-Unies. D'ailleurs, il étoit impossible de prendre ni Graveline ni Dunkerque sans

une armée navale. Les flottes du roi n'étoient pas en état de tenir la mer; il falloit beaucoup de temps, d'argent, et de négociations, pour vaincre la défiance des États-Généraux et pour les obliger d'y envoyer des navires; ainsi le duc d'Enghien ne pensa plus à ce dessein.

Il en restoit deux autres : celui de l'Escaut et celui de la Moselle. Le premier étoit très-difficile, tant parce que le débris de l'armée des ennemis s'y étoit retiré, qu'à cause que l'on n'avoit aucun magasin de ce côté-là. Le dernier dessein étoit très-important pour la conquête de la Flandre, parce que Thionville et les autres places de la Moselle donnent l'entrée aux armées d'Allemagne dans les Pays-Bas. Le duc d'Enghien, n'étant pas en état de prendre des places du côté de la mer, ne pouvoit mieux faire que d'attaquer Thionville; afin de couper ce lieu de communication entre

l'Allemagne et la Flandre, et de disposer par cette conquête les affaires de la prochaine campagne à de plus grandes entreprises.

Il étoit facile de faire subsister l'armée du côté de la Champagne. Tous les préparatifs nécessaires pour un grand siége y avoient été faits dès l'hiver. Le feu roi y avoit fait mener des munitions et des vivres, à dessein de faire la guerre dans la Franche-Comté. Le maréchal de La Meilleraye devoit exécuter cette entreprise. Mais la mort du roi ayant renversé tous ses projets, et l'armée d'Italie étant trop foible pour tenir la campagne, les troupes du maréchal de La Meilleraye furent séparées en deux corps. Une partie passa les Alpes sous le vicomte de Turenne; l'autre, commandée par le marquis de Gesvres, servit sous le duc d'Enghien. Néanmoins il falloit du temps pour faire venir de Bour-

gogne et de Champagne toutes les munitions et l'attirail de l'artillerie. C'est pourquoi le duc d'Enghien ne voulut pas encore marcher vers Thionville, de crainte que le général Beck n'y jetât des troupes. Ce prince fit une marche dans le milieu de la Flandre pour donner l'alarme aux principales villes et pour obliger les ennemis d'en fortifier les garnisons, son dessein étant de revenir sur ses pas à grandes journées et de tomber sur Thionville.

Pour cet effet, il dépêcha Saint-Martin, lieutenant de l'artillerie, avec ordre de conduire les munitions sur la frontière de Champagne, et il écrivit à l'intendant de cette province qu'il y fît un grand amas de blés pour la subsistance de l'armée. Après avoir donné ces ordres, il prit sa marche vers le Hainaut par Landrecies. Émeri et Barlemont se rendirent après quelques volées de canon, et Maubeuge ouvrit

ses portes sans résistance. Il poussa jusqu'à Binch où les ennemis avoient jeté quelque infanterie; et, pour continuer sa feinte, il fit attaquer cette petite place, qui se rendit le même jour à discrétion. Le prince y demeura quinze jours sans rien entreprendre, afin de laisser achever les préparatifs du siége de Thionville. Les Espagnols ne manquèrent pas de faire ce qu'il avoit prévu. Leur cavalerie se retira sous les places, et le reste de leur infanterie fut dispersé dans les villes voisines de l'armée françoise; ainsi, il lui fut aisé de les prévenir en tournant tout d'un coup vers Thionville.

Il envoyoit de grands partis de Binch jusqu'aux portes de Bruxelles, et il portoit la terreur jusque dans les villes les plus éloignées. Enfin on lui vint dire que tout étoit disposé en Champagne pour le siége, et que le marquis de Gesvres y étoit arrivé

avec le corps qu'il commandoit. Le duc d'Enghien partit de Binch et retourna sur ses pas par le chemin de Maubeuge et de Beaumont, rentrant dans la plaine de Rocroi par le même défilé que les Espagnols avoient pris pour se retirer après la perte de la bataille.

En partant, il détacha d'Aumont avec douze cents chevaux pour aller joindre le marquis de Gesvres et pour investir ensemble Thionville. Sirot fut chargé de conduire la grosse artillerie par le chemin de Toul et de Metz, pendant que l'infanterie avec quelques pièces de campagne marcheroit vers Thionville.

Ces choses furent exécutées selon les ordres que le duc d'Enghien avoit donnés. Néanmoins, d'Aumont et le marquis de Gesvres n'arrivèrent devant Thionville que deux jours avant le prince. Car, malgré l'incommodité des pluies et les fatigues

que l'infanterie souffrit dans cette marche, il ne fut que sept jours depuis Binch jusqu'à Thionville. Il fit une partie du chemin par le pays de France pour couvrir davantage son dessein, et, passant la Meuse à Sedan, il traversa le Luxembourg et se rendit le septième jour devant Thionville.

Cette place est assise sur le bord de la Moselle du côté du Luxembourg. Elle n'est qu'à quatre lieues au-dessous de Metz. La plaine où elle est située est très-fertile. Des coteaux couverts de bois bordent cette plaine des deux côtés. L'avantage de ce poste et la beauté du lieu sont cause qu'on l'a fortifiée avec beaucoup de dépense et de soins. Elle a toujours été possédée par la maison d'Autriche, excepté depuis que le duc de Guise la prit sous le règne de Henri II jusqu'au premier traité de Vervins, par lequel on la rendit aux Espagnols. Le malheur de Feuquières, arrivé en 1639,

l'avoit rendue célèbre dans ces dernières guerres, et chacun la regardoit comme une conquéte importante, mais difficile.

La Moselle l'assure entièrement d'un côté; elle n'a aussi de ce côté-là qu'un rempart revétu en ligne droite. Le reste de son enceinte est fortifié de cinq grands bastions revêtus de pierre de taille, et de deux demi-bastions aux deux bouts qui se vont rejoindre à la rivière. Son fossé est large, profond, et plein d'eau; sa contrescarpe est fort grande, ses courtines sont couvertes de cinq demi-lunes, et devant la porte du côté de Sierck il y a un grand ouvrage à corne. La campagne y est si rase et si unie de toutes parts qu'on ne peut aborder la ville qu'à découvert. Les montagnes voisines commandent la plaine en beaucoup d'endroits et en rendent la circonvallation très-difficile. Il y avoit huit cents hommes de pied et assez de munitions et de vivres

dans cette place quand le duc d'Enghien y arriva.

Aussitôt que ses premières troupes commencèrent à entrer dans la plaine, il fit passer en diligence le comte Grancei avec de la cavalerie au-delà de la rivière pour empêcher qu'il n'entrât du secours avant que les quartiers fussent séparés. Grancei avoit servi au premier siége en 1639, et étoit instruit de la situation des lieux et des passages par où les Espagnols pouvoient venir. Mais il arrive bien des choses à la guerre que toute la prudence du général et des principaux officiers ne peut empêcher.

Pendant que Grancei passoit la rivière, le prince étoit demeuré dans la plaine, et à mesure que ses troupes y arrivoient, il les faisoit poster aux lieux qui donnoient le plus de jalousie. Il remit au lendemain la séparation des quartiers et l'établisse-

ment du camp. L'armée passa toute la nuit sous les armes sans apprendre aucunes nouvelles des Espagnols. A la pointe du jour, on vint dire au duc d'Enghien qu'un secours de près de deux mille hommes étoit entré dans la place par le quartier du comte de Grancei.

Néanmoins, le comte avoit disposé ses corps-de-garde avec tout le soin possible, parcourant lui-même tous les postes avec une extrême vigilance. Pendant la nuit, il n'avoit eu aucune alarme; mais une heure devant le jour, un de ses partis lui amena deux paysans qui dirent que quelques troupes des Espagnols avoient passé la rivière à Sierck, et qu'elles marchoient le long du bord pour se jeter dans Thionville. Ces paysans en dirent tant de particularités, et avec tant de vraisemblance, que le comte de Grancei les crut. En même temps il changea l'ordre de ses gardes, et, portant

toutes ses forces vers l'endroit que ces paysans lui avoient marqué, il ne laissa du côté de Metz qu'un ou deux régiments pour garder ce poste.

En effet, deux mille hommes des ennemis avoient passé la rivière à Sierck, mais ils avoient tenu un autre chemin que les paysans ne disoient; car, au lieu de suivre la rivière, ils avoient pris autour des bois pour entrer dans la plaine du côté de Metz. Les Espagnols exécutèrent leur entreprise avec beaucoup de diligence et de courage; on les vit marcher à la petite pointe du jour droit à une demi-lune. La garde françoise, étonnée de cette alarme qu'elle n'attendoit point, chargea ce secours trop tard et avec désordre. Soit que l'effort des Espagnols fût trop grand, ou que la garde ne fît pas son devoir, ces troupes entrèrent sans aucune perte dans Thionville.

Le duc d'Enghien apprit cette nouvelle

avec beaucoup de déplaisir. Il voyoit la prise de la place fort reculée, et par conséquent toutes les conquêtes dépendantes de celles-ci fort éloignées et peut-être manquées pour cette campagne. Une place comme Thionville, bien munie, et défendue par une forte garnison, ne pouvoit être emportée sans beaucoup de temps et sans une grande perte d'hommes. Au lieu qu'elle n'auroit duré que très-peu de jours en l'état où le prince l'avoit investie. Néanmoins, cet inconvénient ne l'empêcha pas de continuer le siége; au contraire, il s'y appliqua avec d'autant plus de soin qu'il y avoit plus de péril et plus de difficultés à surmonter. Il passa la rivière à gué pour disposer lui-même les quartiers de ce côté-là, et fit faire deux ponts de bateaux au-dessus et au-dessous de la place. Après qu'il eut logé ses troupes dans deux petits villages du côté de la Lorraine, il ordon-

na les gardes et marqua les endroits par où il vouloit conduire la ligne de circonvallation; et ensuite il repassa la rivière pour aller donner les mêmes ordres du côté du Luxembourg.

D'abord il fit séparer son armée en cinq quartiers; le plus grand corps de sa cavalerie se campa dans une prairie le long de la rivière du côté de Metz. Gassion y demeura pour la commander. Le quartier-général fut établi auprès de celui de Gassion, dans un petit village presqu'au milieu de la plaine, sur le bord d'un ruisseau qui la traverse et qui se va jeter dans la Moselle au pied de la contrescarpe de Thionville.

Le duc d'Enghien s'y logea avec le principal corps de l'infanterie, et il étendit son camp dans la plaine jusqu'au pied des montagnes. Les régiments de Rambure et les Suisses de Molondin se postèrent sur

qu'ils vinrent jusque dans le camp du duc d'Enghien. Le comte de Tavanes eut le bras cassé d'un coup de pistolet dans cette rencontre. La plaine étoit toujours remplie d'escarmoucheurs, et il s'y faisoit quelquefois des combats si opiniâtres qu'on y perdoit autant de gens qu'en des occasions plus éclatantes. Mais la dernière fut la plus vigoureuse de toutes; car dans le temps que le duc d'Enghien faisoit un grand amas de gabions et de fascines auprès d'une chapelle dans le milieu de la plaine, les assiégés, voulant reconnoître ce que c'étoit, firent sortir la meilleure partie de leur cavalerie, afin de voir de plus près ces préparatifs qu'ils ne pouvoient bien discerner de loin.

L'après-dînée s'étoit presque passée en escarmouches, quand le duc d'Enghien, ennuyé de voir si long-temps les ennemis dans la plaine, commanda à Dandelot de

les faire pousser. Dandelot exécuta cet ordre avec beaucoup de valeur, mais avec trop de précipitation; car il ne put être suivi que d'un petit nombre de volontaires; néanmoins, les escarmoucheurs plièrent à la première charge qu'il leur fit jusque sur la contrescarpe de la ville, mais les escadrons qui les soutenoient ayant avancé, Dandelot se trouva enveloppé de tous côtés, et il auroit été pris sans une petite garde de trente maîtres, conduite par La Moussaye, qui le dégagea du milieu des ennemis.

Ces escadrons poussèrent Dandelot et La Moussaye avec tant de vigueur qu'ils n'auroient jamais pu faire leur retraite si le duc d'Enghien n'eût couru à la grand'-garde et ne l'eût menée lui-même en diligence pour les soutenir. Gerzé et Dandelot y furent blessés, et les Espagnols se retirèrent après un combat fort opiniâtre.

On ne laissoit pas d'achever la circonvallation et de munir le camp de toutes les choses nécessaires : le duc d'Enghien étoit présent à tout, et reconnoissoit soigneusement les lieux les plus propres pour faire ses attaques. Il résolut d'en faire deux ; chacune devoit s'attacher à la face d'un des deux bastions qui regardent le milieu de la plaine, afin qu'étant proches l'une de l'autre elles se pussent soutenir avec plus de facilité.

On laissa un grand espace entre les deux ouvertures des tranchées, et cet espace diminuoit à mesure qu'elles s'avançoient vers la place. Une des tranchées se couvroit sur la droite, l'autre se couvroit sur la gauche. Les régiments de Picardie et de Navarre y firent la première garde. Pendant la nuit ils élevèrent deux grands épaulements de gabions qui couvroient deux places d'armes assez spacieuses pour

contenir chacune cent chevaux, parce que l'on avoit besoin de cavalerie à la queue de la tranchée pour l'appuyer contre les grandes sorties des assiégés. Cette même nuit, le duc d'Enghien fit tirer une ligne assez longue et commencer deux redoutes capables de loger cent hommes. Dans tous les retours des lignes, il fit faire de grandes places d'armes, et pousser le travail de la tranchée avec tant de diligence que, malgré le feu continuel des assiégés, elle fut avancée la quatrième nuit jusqu'à deux cents pas de la contrescarpe.

En cet endroit, le duc d'Enghien voulut donner une communication à ses deux attaques qui s'étoient déjà fort approchées; et, au lieu de les communiquer par une ligne ordinaire, il les joignit par une grande batterie de vingt-quatre pièces de canon. La diligence des officiers fut si grande que le sixième jour de l'ouverture de la tran-

chée le canon commença à battre la place. En ce même lieu de communication, les deux attaques prirent chacune un chemin différent, et s'éloignèrent l'une de l'autre pour se tourner vers la face des deux bastions qui leur étoient opposés.

A la droite de la tranchée du duc d'Enghien, il y avoit un moulin sur ce petit ruisseau dont on a déjà parlé. Il étoit fortifié avec une bonne palissade, et les assiégés y avoient jeté quelques mousquetaires. Ces gens incommodoient fort le travail de la tranchée, parce qu'ils la voyoient à revers. Le duc d'Enghien résolut de les chasser de ce poste, et la nuit même, qui fut la septième de tranchée ouverte, ils furent emportés l'épée à la main, malgré la résistance opiniâtre des assiégés et le feu continuel du rempart et de la contrescarpe. Avant le jour, ce logement fut joint à la tranchée par une ligne, et ce moulin ser-

vit aux assiégeants comme d'une redoute contre les sorties de la porte de Metz.

A l'autre attaque, la ligne se poussoit également. Mais le huitième jour les assiégés firent une furieuse sortie sur Dandelot qui étoit de garde avec le régiment d'Harcourt. Pendant que toute la cavalerie des assiégés combattoit contre celle qui soutenoit la tranchée, leur infanterie fondit sur la tête du travail et fit reculer la garde avancée jusqu'auprès de la batterie. Dandelot, qui se trouvoit dans l'autre attaque auprès du prince, marcha le long de la contrescarpe au secours de la tranchée. Les assiégés se voyant coupés se retirèrent en diligence. La garde à cheval, fortifiée de quelque cavalerie du camp, poussa celle de la place jusque dans la barrière de la porte, et l'infanterie fut renversée par Dandelot jusque dans la contrescarpe.

Plus le duc d'Enghien s'appliquoit à faire

avancer les travaux, plus les assiégés redoubloient leurs efforts. Avant qu'on fût à leur contrescarpe, ils eurent coupé au pied du glacis un second chemin couvert bien palissadé, qui étoit plus difficile à prendre que celui de la contrescarpe, parce que la défense qu'il tiroit de la place étoit plus proche et plus rasante. Néanmoins la neuvième nuit ce nouveau chemin couvert fut emporté des deux côtés. On y perdit beaucoup de gens, et il est impossible de n'en pas perdre beaucoup, quand il faut se loger au pied du glacis d'une contrescarpe vue de tous côtés par les défenses des bastions. Perseval, qui avoit la conduite de l'attaque du duc d'Enghien, fut blessé à mort dans cette occasion.

Après avoir fait un logement si important, on travailla à celui de la contrescarpe, et la dixième nuit on logea des mousquetaires à droite et à gauche pour

appuyer cette entreprise, qui fut exécutée le onzième jour. Ceux qui savent la guerre conviennent qu'il n'y a rien de plus difficile dans les siéges que les logements des contrescarpes quand on veut les emporter d'emblée, au lieu de s'y loger peu à peu par des sapes et des fourneaux. Celle de Thionville étoit forte par sa largeur et par les traverses que les assiégés y avoient faites. Il étoit même très-malaisé de choisir un lieu propre pour faire ce logement; car, soit qu'on le fît vis-à-vis de la face de la demi-lune ou du bastion, l'un des deux ouvrages voyoit le travail à revers.

Malgré toutes ces difficultés, il fut résolu que l'on forceroit le chemin couvert aux endroits qui regardoient la face du bastion. Le duc d'Enghien crut que les deux tranchées faisant leurs attaques tout à la fois, ceux qui défendoient la contrescarpe lâcheroient le pied, de crainte d'être

enveloppés entre les deux attaques, et qu'ainsi le logement s'y pourroit faire par des épaulements fort élevés pour se couvrir contre les défenses des bastions et de la demi-lune.

La nuit que cette attaque fut ordonnée de la sorte, Espenan commandoit la droite, et Gesvres la gauche. D'abord que le signal fut donné, leurs hommes marchèrent en même temps droit à la palissade. Les jeteurs de grenades qui étoient à la tête firent un si grand feu que les assiégés n'y purent résister; mais, ayant trouvé en se retirant que ceux qui s'opposoient au marquis de Gesvres avoient fait une plus grande défense, ils se joignirent à eux, et il s'attacha en cet endroit un combat si opiniâtre que le marquis de Gesvres perdit beaucoup de gens avant que de pouvoir chasser les assiégés du chemin couvert.

Cependant Espenan, qui ne trouvoit

point de défense que celle de la demi-lune et des bastions, commença ses logements; mais La Plante, capitaine de Picardie, qui servoit d'ingénieur en cette action, fut blessé pendant qu'il traçoit l'ouvrage. Cet accident mit le désordre parmi ceux qui portoient les matériaux : la ligne n'étoit marquée qu'à demi; on jetoit les fascines en confusion, et personne ne savoit par où s'y prendre pour travailler au logement. Un bon ingénieur est, pour ainsi dire, l'âme d'une attaque, et on ne peut trop considérer ceux qui ont assez de valeur et d'intelligence pour se bien acquitter de cet emploi.

Le duc d'Enghien accourut en cet endroit, et fit employer toute la queue de la tranchée à porter des barriques, des fascines et des sacs à terre, tandis que quelques officiers traçoient le travail le mieux qu'il leur étoit possible. Dans ce logement,

tel que le désordre permit de le faire, cinquante hommes se mirent à couvert avant la pointe du jour, et se cachèrent après avec des blindes et des chandeliers aux lieux qu'ils voyoient enfilés. Ainsi le duc d'Enghien se rendit maître du chemin couvert, et les assiégés ne purent défendre plus long-temps leurs traverses entre les deux attaques.

Les nuits suivantes on ne fit rien qu'étendre ces logements, afin d'embrasser la pointe de la demi-lune et des bastions. Aussitôt qu'on fut logé devant la face de la demi-lune, le prince donna ordre de commencer une descente dans le fossé. Il fit jeter quantité de fascines pour le combler, et en même temps le mineur y descendit. Mais les assiégés avoient fait un petit logement avec des barriques le long de la berme de la demi-lune, qui empêchoit le mineur de se loger, tantôt avec des

bombes et tantôt à coups de mains. Le duc d'Enghien, voyant qu'à moins que de rompre ce logement de la berme à coups de canon il étoit impossible de mettre le mineur en sûreté, fit faire une batterie de quatre pièces contre cette face de la demi-lune, et le canon ruina cette défense en peu de temps.

Les travaux de l'autre attaque s'avançoient beaucoup, et les logements s'étoient élargis de telle sorte à droite et à gauche que les batteries, destinées pour ruiner les flancs, furent dressées presque en même jour. Les logements se joignirent à la tête de la demi-lune, et en moins de huit jours toute la contrescarpe fut assurée. Alors on commença les descentes dans le fossé vis-à-vis des faces des bastions, et le prince fit préparer les matériaux pour la construction des galeries.

C'est un travail long et difficile quand

le fossé est large et profond comme celui de Thionville. D'ailleurs l'impatience des François ne leur permit pas d'y apporter toutes les précautions que l'art militaire demande pour ménager la vie des hommes. Jusqu'au siége de Hesdin on se contentoit de combler le fossé avec des fascines jetées au hasard, sans se couvrir ni par-dessus ni par les flancs. Le maréchal de La Meilleraye, qui commandoit à ce siége, étant assisté de toutes les choses nécessaires pour y réussir, et ayant tenté vainement les voies accoutumées pour passer le fossé, se servit d'un moyen inconnu jusqu'alors en France. Courteilles trouva l'invention d'une galerie de fascines si ingénieusement faite qu'elle avoit sa couverture et ses parapets comme une galerie de terre.

Ce fut avec de semblables galeries que le duc d'Enghien fit passer le fossé de Thionville. Il avoit fait amasser quantité de fas-

cines à la queue de la tranchée, et sans cesse il y avoit des hommes ordonnés pour les porter à la tête du travail. Aussitôt que les descentes furent un peu avancées, Courteilles commença son ouvrage en cette manière.

Il fit jeter des fascines dans le fossé jusqu'à ce qu'il y en eût cinq ou six pieds de haut au-dessus de l'eau. Quand le monceau de fascines fut fait, on acheva de percer la sape pour entrer dans le fossé. Six hommes y passèrent et se mirent à couvert contre la face du bastion, derrière cet amas de fascines, et, dès qu'ils furent couverts, ils commencèrent à les ranger à droite et à gauche pour former les parapets, les entrelaçant tantôt en long, tantôt en travers, tantôt en pointe, pour rendre l'ouvrage plus solide. A mesure que les travailleurs les plus avancés disposoient les fascines, d'autres leur en poussoient

avec des fourches; et les hommes, ordonnés pour les porter de la queue à la tête de la tranchée, les jetoient sans cesse dans le fossé. Ensuite on posoit le long de la galerie, de six pas en six pas, des blindes et des chevalets, afin que les travailleurs ne fussent pas vus de la hauteur du rempart. Ils poussoient ainsi leur ouvrage peu à peu vers la muraille, et les assiégés étoient surpris de voir un amas de fascines traverser insensiblement la largeur de leur fossé, sans pouvoir découvrir les personnes qui le faisoient avancer. Pendant qu'on achevoit ces galeries à chacune des attaques, on dressoit les batteries contre les flancs des bastions. Le canon y fut si bien servi que celui de la place n'incommoda plus les travaux, et même les assiégés furent contraints de retirer la plupart de leurs pièces sur un cavalier, d'où ils ne pouvoient tirer que dans la plaine et sur la queue de la tranchée.

La batterie que l'on avoit faite pour rompre leur logement sur la berme de la demi-lune, en avoit si fort ébranlé le rempart qu'il étoit aisé de s'y loger sans faire jouer la mine. C'est pourquoi les assiégés, désespérant de pouvoir défendre plus longtemps la demi-lune, y avoient fait un fourneau à l'endroit où ils prévoyoient que l'on se logeroit; et quand ils virent qu'on se préparoit à commencer l'attaque, ils mirent le feu à ce fourneau, mais il joua avant que les gens commandés fussent montés sur la demi-lune. L'effet en fut si heureux pour les assiégeants qu'il ouvrit un espace très-commode pour placer leur logement, et fit en un instant ce que le travail de plusieurs hommes n'auroit pu faire en un jour.

Dès que ce poste fut assuré, le duc d'Enghien fit continuer d'autres logements dans la gorge de la demi-lune. Ensuite l'on

dressa une batterie contre la courtine et les flancs; et pendant que le canon achevoit de ruiner toutes ces défenses, le prince ordonna de faire un pont semblable aux autres droit au milieu de la courtine.

Dans le même temps qu'on se mit à construire les ponts, le duc d'Enghien fit faire à coups de canon des trous pour attacher les mineurs dans le milieu des faces des bastions par des pièces qu'il fit placer au fond du chemin couvert. Ces trous étant d'une grandeur à loger deux hommes, il fit passer les mineurs dans des nacelles, afin que les mines fussent prêtes en même temps que les ponts seroient achevés.

Les assiégés n'oublioient rien de leur côté pour retarder ces travaux; car, outre le grand feu du mousquet qu'ils faisoient des bastions, ils jetoient sans cesse des bombes, des grenades, et d'autres feux d'artifice, et de temps en temps ils faisoient des

sorties si opiniâtres que, sans la vigilance et l'application continuelle du duc d'Enghien, les soldats se seroient rebutés.

Dans une de ces sorties sur l'attaque de la droite, les assiégés chassèrent la garde de la batterie qui étoit sur la contrescarpe, se rendirent maîtres du canon, l'enclouèrent, et se retirèrent sans perte. Cet accident obligea le duc d'Enghien à faire élever deux bonnes redoutes pour assurer ses batteries. Les assiégés ne se rebutèrent point et tentèrent une des plus extraordinaires actions qui se soient vues dans un siége. Pendant qu'ils occupoient la garde de la tranchée par une grande sortie, quelques fantassins passèrent le fossé sur des bateaux, se jetèrent dans la contrescarpe, et entrèrent jusque dans la batterie par les embrasures, tuèrent ou chassèrent ceux qui la gardoient, enclouèrent le canon, et se retirèrent heureusement dans la place.

traints de l'abandonner un quart d'heure après, ne pouvant soutenir le feu d'un retranchement que les assiégés avoient fait à la gorge d'un bastion.

Gassion, qui commandoit la garde de la tranchée, y fut dangereusement blessé à la tête; Lescot, lieutenant des gardes du duc d'Enghien, y fut tué. Le chevalier de Chabot et plusieurs officiers des gardes du roi y furent blessés. L'assaut qu'on avoit donné à l'autre attaque n'avoit pas été plus heureux, car les deux fourneaux n'ayant pas joué en même temps, le marquis de Gesvres s'avança au bruit de la première mine; et, comme il étoit sur le point de marcher à l'assaut avec plusieurs officiers, il fut accablé par l'effet du second fourneau. La perte d'un si brave homme ralentit fort ceux qu'il commandoit; ainsi l'attaque de la gauche se fit avec peu d'ordre et de vigueur, et le duc d'Enghien vit

bien qu'il devoit aller avec plus de précaution contre des gens qui se défendoient avec tant d'opiniâtreté.

Il fallut donc percer jusque dessous le retranchement, et bouleverser ces bastions qu'on ne pouvoit emporter par assaut. La Pomme, capitaine des mineurs, entreprit cet ouvrage malgré les pluies continuelles et les difficultés qui se rencontroient dans le terrain. La rivière étoit si débordée que les deux ponts qui communiquoient les quartiers avoient été emportés par la force de l'eau. Ainsi, les quartiers de Palluau et de Sirot étoient en grand péril; et si le général Beck, qui étoit à Luxembourg avec son armée, fût venu les attaquer avant que les ponts fussent raccommodés, le duc d'Enghien n'y auroit pu apporter aucun secours.

Cependant le mineur que le duc d'Enghien avoit fait attacher au milieu de la

courtine, ne trouva derrière qu'autant de terre qu'il lui en falloit pour s'y loger. Cela fit voir qu'on auroit plus tôt fait de la ruiner par une batterie. En effet, quatre canons y firent en trois jours une brèche très-considérable, et en moins de six jours les mines qu'on faisoit sous les bastions se trouvèrent achevées.

Le duc d'Enghien fit avertir les ennemis de l'état où ils étoient, afin qu'ils évitassent par une prompte capitulation la ruine de leurs troupes, le renversement des fortifications, et les malheurs qui suivent d'ordinaire les sacs des villes prises par assaut. Les assiégés visitèrent les mines, et, se voyant attaqués de tous côtés sans espérance d'aucun secours, demandèrent à capituler. Le duc d'Enghien leur accorda des conditions très-honorables : ainsi, après une longue résistance, la garnison sortit le vingt-deuxième du mois d'août et

le trentième de l'ouverture de la tranchée.

De deux mille huit cents hommes qui composoient la garnison au commencement du siége, elle étoit réduite à douze cents. Le gouverneur avoit été tué, et la plus grande partie de ce qui restoit d'officiers étoient blessés ou malades. Le duc d'Enghien les fit conduire à Luxembourg, où Beck avoit toujours demeuré pendant le siége avec le corps qu'il commandoit. La saison étoit avancée, l'infanterie françoise étoit fort diminuée, et les mines avoient tellement ruiné la place qu'il falloit beaucoup de temps pour la rétablir. Ainsi l'armée ne fit autre chose pendant trois semaines que remettre les fortifications en état et combler la circonvallation. Le duc d'Enghien renvoya le gros canon à Metz, pourvut la place de vivres et de munitions, et en donna le gouvernement à Marolles.

Mais afin d'assurer davantage cette conquête et de se rendre entièrement maître de la Moselle, le prince passa le reste de la campagne à prendre Sierck et quelques châteaux entre Trèves et Thionville. Sierck est une petite ville dans la Lorraine, située sur le bord de la Moselle, en un endroit où les coteaux resserrent extrêmement son lit. Elle n'a aucune fortification, et toute sa sûreté dépend d'un château qui commande sur la ville. Il est flanqué par de grosses tours fort épaisses, et il passe pour le meilleur château qu'il y ait dans toute cette contrée. Le duc de Lorraine y tenoit une garnison de cent hommes. Le soir même que le duc d'Enghien y arriva, il fit emporter la ville et dresser une batterie devant le château. En même temps il fit attacher un mineur à la muraille. Le gouverneur, étonné de cette attaque, se voyant sans espérance de secours, ne voulut pas se mettre

au hasard de perdre les hommes qu'il commandoit; de sorte qu'après s'être défendu vingt-quatre heures, il capitula et sortit avec une composition honorable.

Le duc d'Enghien envoya prendre d'autres châteaux le long de la rivière, qui ne firent point de résistance; et, après cette expédition, il ramena ses troupes en France dans des quartiers de rafraîchissement. Espenan et Dandelot demeurèrent à l'armée, et le prince leur ordonna de marcher vers Estain, pendant qu'il feroit une course avec deux mille chevaux dans le fond du Luxembourg. Il alla même jusqu'aux portes de la ville capitale, et la cavalerie de Beck fut obligée de se renfermer dans la place. Il marcha ensuite alentour d'Arlon sans trouver d'ennemis, et ses troupes ayant fait un butin considérable, il vint rejoindre son armée à Villers-la-Montagne.

Alors il remit le commandement géné-

ral au duc d'Angoulême, qui avoit été pendant la campagne avec un petit corps d'armée sur les frontières de Champagne et de Picardie. Après avoir donné ses ordres, il revint à la cour dans la pensée d'y pouvoir demeurer quelque temps en repos; mais il n'y fut pas plus tôt arrivé que les affaires d'Allemagne l'obligèrent de retourner à l'armée.

Merci avoit poussé le maréchal de Guébriant jusqu'au-deçà du Rhin. Son armée étoit si foible que, sans un prompt et puissant secours, elle ne pouvoit tenir la campagne plus long-temps. Il falloit même une personne de la qualité du duc d'Enghien pour mener ce renfort et pour empêcher les troupes de se débander, parce qu'elles craignoient de passer en Allemagne.

Le comte de Ranzau fut choisi pour conduire cette armée qui devoit joindre le

maréchal de Guébriant. Le duc d'Enghien ne demeura que quinze jours à Paris, et s'en alla en poste rejoindre Ranzau en Lorraine. Il le trouva à la côte de Delme où étoit le rendez-vous général, et, marchant par Sarrebourg, il joignit enfin le maréchal de Guébriant à Dachstein, auprès de Strasbourg, avec cinq mille hommes effectifs.

Après avoir vu toute l'armée ensemble, et l'avoir assurée qu'il y reviendroit aussitôt qu'il feroit bon mettre en campagne, il alla visiter les places du Rhin et il se rendit par le chemin de Sainte-Marie-aux-Mines à Neufchâtel, où il distribua les quartiers d'hiver. Enfin il retourna à la cour, ayant gagné dans une seule campagne une grande bataille, forcé une place très-importante, et mené un puissant secours en Allemagne.

RELATION
DE LA CAMPAGNE
DE FRIBOURG
EN L'ANNÉE 1644.

La bataille de Rocroi et la prise de Thionville avoient rétabli la réputation des armes de France dans les Pays-Bas. L'infanterie espagnole étoit ruinée. La terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies. La plupart des villes de la Flandre n'étoient pas en état de se défendre long-temps. Enfin un général y pouvoit tout entreprendre avec succès : le duc d'Orléans prit ce commandement.

L'emploi d'Allemagne n'étoit pas de même, car, après que le duc d'Enghien y eut mené du secours, le maréchal de Guébriant fut tué devant Rotwil, et l'armée demeura sans autre chef que Ranzau et Roze. Ranzau avoit beaucoup de cœur et d'esprit; il avoit même une certaine éloquence naturelle qui persuadoit dans les conseils de guerre et qui entraînoit les autres dans son avis; mais sa conduite ne répondoit pas toujours à ses discours, car le vin lui faisoit faire de grandes fautes et le mettoit fort souvent hors d'état de commander; il avoit mis l'infanterie en quartier à Tutlinghen, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, et il s'étoit brouillé avec tous les chefs allemands. Les Bavarois et les Lorrains lui tombèrent sur les bras avant qu'il eût le moindre avis de leur marche; et Jean de Wert l'ayant forcé de se rendre avec ses

troupes, tous les officiers furent prisonniers de guerre. La cavalerie allemande, dispersée en divers endroits, se retira vers Brisack sous la conduite de Roze, et prit ses quartiers d'hiver dans la Lorraine et dans l'Alsace.

Aussitôt que la nouvelle en fut arrivée à la cour, le vicomte de Turenne eut ordre d'aller recueillir le débris de cette armée et d'en prendre le commandement. Il passa tout l'hiver à la rétablir; mais, quelque soin qu'il en prît, elle ne fut pas en état de s'opposer aux Bavarois, dont l'armée s'étoit grossie depuis la défaite de Ranzau. Merci, qui la commandoit, se voyant maître de la campagne, alla investir Fribourg qui n'étoit pas en état de soutenir un long siége.

Le duc d'Enghien en apprit la nouvelle à Amblemont proche de Mouzon, et reçut ordre de la cour d'aller joindre l'armée

d'Allemagne pour tâcher de secourir cette place. Il marcha le vingtième de juillet du côté de Metz, où ses troupes passèrent la Moselle et laissèrent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit soixante-huit lieues, et il se rendit à Brisack avec six mille hommes de pied et quatre mille chevaux.

Le prince sut par les chemins que Fribourg s'étoit rendu aux Bavarois, que le vicomte de Turenne étoit campé assez près d'eux, et que Merci ne faisoit paroître encore aucun dessein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le vicomte de Turenne avec le maréchal de Gramont, et en même temps il donna ordre à Marsin de passer le Rhin à Brisack avec l'armée, le troisième d'août.

Le duc d'Enghien ne demeura au camp du vicomte de Turenne qu'autant qu'il falloit pour reconnoître le poste des Bava-

rois et pour résoudre de quelle façon il les attaqueroit. Il retourna à son armée le même jour qu'elle passa le Rhin, et le lendemain il marcha pour exécuter l'entreprise qu'il avoit formée avec le vicomte de Turenne.

Fribourg est situé au pied des montagnes de la Forêt-Noire. Elles s'élargissent en cet endroit en forme de croissant, et au milieu de cet espace on découvre auprès de Fribourg une petite plaine bornée sur la droite par des montagnes fort hautes, et entourée sur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine est arrosée d'un petit ruisseau qui coule le long du bois et qui tombe après sur la gauche de Fribourg dans l'enfoncement d'une vallée étroite et coupée de marécages et de bois. Ceux qui viennent de Brisack ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés au pied d'une montagne presque inaccessible

qui la commande de tous côtés, et par les autres, chemins l'entrée en est encore plus difficile.

Merci s'étoit posté dans un lieu si avantageux; et comme c'étoit un des plus grands capitaines de son temps, il n'avoit rien oublié pour se prévaloir de cette situation. Son armée étoit composée de huit mille hommes de pied et de sept mille chevaux. Il avoit étendu son camp le long du ruisseau; mais, outre cette défense et l'avantage qu'il tiroit du bois et des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pouvoit aller à lui que par le chemin de Brisack à Fribourg, et par conséquent il falloit passer au pied de cette montagne que défendoit la meilleure partie de ses troupes. C'est pourquoi ce général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un fort palissadé où il mit six cents hommes avec de l'artillerie. Par ce moyen, il s'assura du lieu le plus accessible de cette montagne. De là, il poussa une ligne le long d'un bois de sapins en montant vers le sommet, jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défendue par des redoutes de deux cents pas en deux cents pas, et pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout du long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi coupées et entrelacées les unes dans les autres, et faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle chevaux de frise.

Entre cette montagne que l'armée françoise trouvoit sur la droite, et une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il y avoit un enfoncement par lequel on pou-

voit entrer dans le camp des Bavarois; mais, pour y arriver, il falloit faire un grand tour et passer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large et profonde, et Merci s'étoit contenté d'y faire faire un abattis de bois couchés en travers de la ravine. Enfin jamais camp n'a été dans une assiette plus forte, ni mieux retranché que celui-là.

Cependant le duc d'Enghien résolut d'en chasser Merci, et disposa son attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de sapins, laissant le fort sur la gauche et s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient, afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit sur tout le reste, il pût se rendre maître du fort et descendre en bataille dans le camp des Bavarois.

Le vicomte de Turenne devoit attaquer l'abattis d'arbres qui défendoit le vallon, et pourvu que les deux attaques se fissent en même temps, il y avoit lieu d'espérer que l'ennemi, étant séparé en deux endroits, seroit embarrassé à se défendre; et que s'il arrivoit qu'il fût forcé du côté de la ravine, le duc d'Enghien venant par les hauteurs et le vicomte de Turenne entrant en même temps dans la plaine, Merci ne pourroit leur résister.

Dès que les troupes furent arrivées, le duc d'Enghien donna ordre qu'on se préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le vicomte de Turenne, ayant un grand tour à faire, partit avant le point du jour; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa marche retardèrent les attaques que les deux armées devoient faire en même temps.

Le duc d'Enghien disposa la sienne de

cette sorte. Son infanterie étoit composée de six bataillons de huit cents hommes chacun. Espenan, maréchal-de-camp, fut commandé avec deux bataillons des régiments de Persan et d'Enghien pour donner le premier. Le comte de Tournon, maréchal-de-camp, se mit à la tête des régiments de Conti et de Mazarin pour soutenir Persan. Le duc d'Enghien réserva deux régiments pour les employer où l'occasion le demanderoit, et le maréchal de Gramont, Marsin, Léchelle, et Mauvilli, demeurèrent auprès de sa personne. Palluau, maréchal-de-camp, soutenoit toute l'attaque avec le régiment de cavalerie d'Enghien, et les gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers

d'une vigne, dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut qui soutenoient les terres et qui servoient comme d'autant de retranchements aux Bavarois. Les troupes commandées ne laissèrent pas de monter dans cette vigne et de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapins, derrière lequel les Bavarois faisoient un feu extraordinaire. L'infanterie françoise ne put forcer ces arbres entrelacés sans perdre beaucoup d'hommes et même sans se rompre.

Le duc d'Enghien, qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la première ligne de ses gens se ralentissoit et qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins et le camp des ennemis, et en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant. Ils commençoient même à couler sur la droite le long du camp des Bavarois, pour les aller prendre par le

haut de la montagne ; mais le prince, ayant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le succès de son entreprise ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu.

C'est pourquoi il résolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui restoit des premiers régiments, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui que cet exemple avoit presque découragés. D'abord il sembloit que ce fût une espèce de témérité d'entreprendre avec deux mille hommes, rebutés du combat, d'en forcer trois mille bien retranchés et enorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter. Mais il étoit impossible de dégager autrement ceux qui avoient passé le premier retranchement de sapins ; car, en les abandonnant, le duc d'Enghien se retiroit avec le déplaisir d'avoir manqué son entreprise et sacrifié in-

utilement la meilleure partie de son infanterie; outre que toute l'armée bavaroise auroit été tomber sur les bras du vicomte de Turenne, n'ayant plus à se défendre que contre lui.

Le prince fait toutes ces réflexions en un instant, descend de cheval, se met à la tête du régiment de Conti, et marche aux ennemis. Le comte de Tournon, suivi de Castelnau-Mauvissière, en fait de même avec le régiment de Mazarin; le maréchal de Gramont, Marsin, Léchelle, Mauvilli, La Moussaye, Jerzé, les chevaliers de Chabot et de Gramont, Isigni, Meilles, La Baulme, Tourville, Barbantane, Desbrotteaux, Aspremont, Viange, et tout ce qu'il y avoit d'officiers et de volontaires, mettent pied à terre. Cette action redonne cœur aux soldats; le duc d'Enghien passe le premier l'abattis de sapins, chacun à son exemple se jette en foule par dessus

ce retranchement, et tous ceux qui défendoient la ligne s'enfuient dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le duc d'Enghien monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée; mais l'état où il se voit n'est guère moins périlleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son infanterie avoit été tuée; l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards du côté du bois. Les ennemis tenoient encore le fort où ils avoient placé de l'artillerie, et Merci pouvoit venir charger les troupes du prince dans le désordre où elles étoient; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pendant qu'il restoit encore un peu de jour, le duc d'Enghien rassembla son infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, et, malgré les difficultés du chemin, il fit monter sa cavalerie jusque

sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de trompettes et de timbales pour apprendre au vicomte de Turenne que son armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, et il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain.

Le vicomte de Turenne de son côté avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abattis d'arbres qui étoit dans le vallon, entre la montagne que le duc d'Enghien avoit emportée et celle qui étoit proche de Fribourg. Mais Merci, n'ayant pu s'imaginer que l'on forceroit son camp par la montagne du côté de Brisack en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ses principales forces du côté du vallon; et c'est ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit cru le plus fort est emporté le premier. Le lieu étoit assez spacieux derrière

son retranchement pour mettre ses troupes en bataille; et quand l'armée du vicomte de Turenne auroit poussé l'infanterie qui en défendoit l'entrée, toute la cavalerie bavaroise pouvoit la soutenir sans rompre ses escadrons. Le vicomte de Turenne, ayant trouvé une résistance si vigoureuse, ne put jamais forcer les Bavarois. Tantôt il gagnoit quelques postes, tantôt il les perdoit; ainsi son attaque se passa en escarmouches sans pouvoir entrer dans leurs retranchements, bien qu'il montrât en cette occasion tout ce que la valeur et la conduite d'un grand capitaine peuvent faire pour surmonter le désavantage du nombre et du lieu.

Le duc d'Enghien entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque et se préparoit pour le combat du lendemain. Son dessein étoit de marcher par les hauteurs contre le camp des Bavarois et de

les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces pour faciliter au vicomte de Turenne l'entrée de la plaine. Chacun se disposoit à cette entreprise comme à une victoire assurée, étant presque impossible que Merci soutînt deux attaques en même temps, dont l'une viendroit d'en haut et en queue fondre sur son armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins Merci sortit d'un pas si dangereux avec une diligence extraordinaire. Il retira ses troupes sur la montagne proche de Fribourg, et avant le jour il fit sortir son canon de ce fort qui étoit au-dessous de l'armée du duc d'Enghien, sans que les généraux françois en eussent aucune connoissance. De sorte qu'ils furent surpris le lendemain de voir les Bavarois se retrancher sur cette montagne voisine de Fribourg et de trouver leur camp désert et leur fort abandonné.

Le duc d'Enghien voyant les troupes du vicomte de Turenne répandues dans la plaine y descend aussitôt; l'armée le suit, et à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près que les coups de canon tirés du nouveau camp des Bavarois lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voisine de Fribourg. A ce bruit, le duc d'Enghien, fâché d'avoir manqué son entreprise, fait mettre son armée en bataille, malgré la pluie qui n'avoit point cessé pendant la nuit; mais, voyant combien ses troupes étoient fatiguées des combats passés et du mauvais temps, il remet au lendemain à chasser les ennemis de leurs nouveaux retranchements. Ainsi l'armée eut le reste du jour et toute la nuit pour prendre un peu de repos et pour se préparer à la plus périlleuse action qui se soit vue dans les dernières guerres.

A main droite de Fribourg, en venant

de Brisack, il y a une montagne qui n'est pas extrêmement roide jusqu'au tiers de sa hauteur, mais dont le reste est fort escarpé. En approchant du sommet, on trouve un espace de terrain assez uni et capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine il reste encore quelques ruines d'une tour, au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt-Noire commence à s'élever insensiblement. Mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'élève, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine.

Merci avoit posté le plus grand corps de son infanterie aux environs de cette tour, le reste étoit campé derrière un bois sur la droite en approchant de Fribourg, sa cavalerie étoit placée depuis le bois jusqu'aux murailles de la ville; enfin ce général avoit aussi bien ménagé les avantages

du lieu dans ce poste que dans le précédent. Il y avoit encore ajouté pour le défendre toutes les inventions que l'art de la guerre et la commodité des bois lui pouvoient fournir en si peu de temps. Les lignes qu'il avoit faites durant le siége lui servirent en partie pour fermer ce nouveau camp, et il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le vallon; il fit mettre en cet endroit plusieurs rangs d'arbres abattus avec leurs branches entrelacées; sa meilleure infanterie étoit derrière ce retranchement soutenue de sa cavalerie, dont les escadrons occupoient tout le reste du terrain entre ces rangs d'arbres et la ville.

Dès qu'il fut jour, le duc d'Enghien s'approcha du pied de la montagne où Merci s'étoit retranché, et prit en chemin quelques redoutes que les dragons des ennemis gardoient encore dans le vallon. L'armée de Turenne avoit l'avant-garde ce jour-là

et devoit faire le plus grand effort. D'Aumont, lieutenant-général, commandoit l'infanterie. Léchelle, maréchal de bataille, marchoit à la tête de tout avec mille mousquetaires détachés des deux armées; il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvroit le plus grand corps d'infanterie des Bavarois auprès de cette tour ruinée. C'étoit le lieu le plus accessible par où l'on pouvoit aller à eux; c'est pourquoi le vicomte de Turenne fit marcher de ce côté-là tout le canon des Weymariens.

Le corps d'infanterie du duc d'Enghien, sous la conduite d'Espenan, étoit commandé pour forcer l'abattis d'arbres. Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fausse avec peu de gens, et seulement pour favoriser les deux véritables attaques. Roze soutenoit l'infanterie avec la cavalerie weymarienne. Le maréchal de Gramont avoit ordre de se tenir en bataille dans la plaine

avec la cavalerie françoise, pour prendre le parti que l'événement conseilleroit.

Le camp des Bavarois leur donnoit de grands avantages, soit pour se défendre, soit pour attaquer. Leur infanterie étoit couverte de tous côtés. Une de leurs ailes étoit appuyée du canon et de la mousqueterie de la ville. L'autre aile étoit placée sur une montagne, dont la hauteur seule suffisoit pour la sûreté des troupes qui l'occupoient. Mais ils avoient une si grande étendue de retranchements à défendre que leur infanterie, affoiblie par les fatigues du siége et des combats précédents, ne suffisoit pas pour garder leur camp.

Léchelle faisoit déjà tirer l'artillerie de son attaque, et n'attendoit plus que l'arrivée de l'arrière-garde et le signal pour commencer le combat. Le duc d'Enghien avoit commandé que toutes les attaques se fissent en même temps. Léchelle avoit ordre

de ne point marcher aux ennemis jusqu'à ce que le bruit des mousquetades eût commencé vers l'abattis d'arbres et vers la fausse attaque du milieu. Mais un accident imprévu (comme il arrive très-souvent dans les plus sages entreprises de la guerre) renversa tous les ordres du duc d'Enghien, et sauva les Bavarois d'une défaite générale.

Pendant qu'on attendoit l'arrière-garde qui n'avoit pu joindre à cause des mauvais chemins, le duc d'Enghien, suivi du vicomte de Turenne et du maréchal de Gramont, étoit monté sur la plus haute montagne pour découvrir le derrière de l'armée des ennemis et voir leur ordre de bataille. En son absence, Espenan détacha quelques hommes à dessein de faire une fausse attaque contre une petite redoute qui étoit sur son chemin pour aller aux Bavarois. Quoiqu'il n'y eût d'abord envoyé que très-peu

de gens, le combat s'engagea insensiblement de part et d'autre; les ennemis soutinrent ceux qui défendoient leur redoute; Espenan renfonça ceux qui l'attaquoient. Enfin il se fit en cet endroit une escarmouche si chaude qu'à ce bruit Léchelle crut qu'il étoit temps de commencer le combat, et son erreur renversa tous les desseins de cette journée.

Le duc d'Enghien, voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'Espenan et Léchelle avoient fait un contre-temps et que ses ordres n'avoient pas été bien exécutés. Il court au plus fort de la mêlée, il trouve Léchelle mort et ses troupes qui n'osent ni combattre ni se retirer. Pour réparer ce désordre, il commande au comte de Tournon de se mettre à la tête de ces troupes étonnées et de les assurer qu'il va lui-même les soutenir avec un puissant secours.

La présence du prince donna cœur aux soldats : l'infanterie bavaroise commença à s'ébranler ; deux bataillons de celle qui soutenoit le retranchement avoient déjà fait tourner leurs drapeaux, et donnoient toutes les marques de gens qui ne songent plus qu'à fuir. Mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu si furieux que l'infanterie françoise perdit courage ; les plus éloignés commencèrent à se retirer, les autres prirent l'épouvante, et plusieurs officiers même lâchèrent le pied.

En vain les généraux les avertissent du désordre qu'on voyoit dans le camp des Bavarois, les pressent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur a une fois saisi le soldat, il ne voit et n'entend plus ni l'exemple ni les ordres du général. Le duc d'Enghien fut contraint de faire cesser l'attaque et de retirer ses troupes. Cette action fut extrêmement périlleuse pour le

prince et pour tous ceux qui l'accompagnoient. Car il fut toujours à cheval à trente pas des retranchements des ennemis. Aussi, de vingt personnes qui étoient auprès de lui, il n'y en eut pas une seule qui ne rapportât des marques du danger où elle s'étoit exposée.

Le duc d'Enghien même eut le pommeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de canon, et le fourreau de son épée fut rompu d'un coup de mousquet. Le maréchal de Gramont eut son cheval tué sous lui, et tous les autres y furent blessés. Néanmoins cet événement ne rebuta point le prince, il ne fit que changer le dessein de son attaque, et, au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne comme il l'avoit résolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abattus. D'Aumont fut commandé pour occuper les Bavarois avec les troupes

qui venoient de combattre, en faisant une diversion au même lieu où la première attaque n'avoit pas réussi. Le duc d'Enghien et le vicomte de Turenne, avec tout le corps de l'infanterie conduite par Mauvilli, maréchal de bataille, soutenue par les gendarmes et par la cavalerie de Roze, marchèrent droit à l'abattis d'arbres.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrés dans le bois que les Bavarois firent un feu extraordinaire. Néanmoins les François marchèrent contre eux en fort bon ordre pour essayer de forcer ce retranchement d'arbres. Après avoir chassé plusieurs fois les ennemis et en avoir été repoussés plusieurs fois, enfin Gaspard de Merci, général-major de leur cavalerie, fut contraint de faire mettre tous ses cavaliers pied à terre pour soutenir son infanterie qui commençoit à se relâcher. Alors l'escarmouche s'opiniâtra plus qu'au-

paravant : les deux partis tirèrent avec tant de furie que le bruit et la fumée confondant toutes choses, ils ne se reconnoissoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie et du mousquet. Tous les bois d'alentour retentissoient avec un mugissement effroyable, et augmentoient encore l'horreur du combat. Les soldats étoient tellement acharnés, les uns à forcer, les autres à défendre les retranchements, que, si la nuit ne fût survenue, il s'y seroit fait de part et d'autre le plus grand carnage qui se soit vu de nos jours.

La gendarmerie françoise y fit une très-belle action : La Boulaye la commandoit; il mena ses escadrons jusque sur le bord de ce retranchement d'arbres, et, malgré le feu des ennemis, il escarmoucha très-long-temps à coups de pistolet. Jamais il ne s'est fait de combat où, sans en venir aux coups de main, il soit tombé tant de

morts de part et d'autre. Les François y perdirent Mauvilli, et les Bavarois, Gaspard de Merci, frère de leur général.

Le duc d'Enghien ayant ramené son armée dans le camp, ne songea plus qu'à couper les vivres aux Bavarois pour les obliger à se retirer d'un poste si avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour se rafraîchir, et les blessés, qui étoient en grand nombre, furent portés à Brisack, afin qu'il ne restât rien dans le camp qui pût apporter du retardement au dessein que le duc d'Enghien avoit formé.

Les montagnes de la Forêt-Noire prennent leur origine dans les montagnes de Suisse, et suivent le cours du Rhin jusqu'à ce qu'elles se soient jointes avec les coteaux qui sont sur les bords du Necker. Ces montagnes sont fort longues et plus ou moins larges, selon le pays où elles s'étendent; leur plus grande largeur est de dix ou douze lieues depuis Fribourg jusqu'à

Filinghen. Ces villes n'ont de communication que par une vallée fort étroite et incommode pour la marche d'une armée. Néanmoins, c'étoit l'endroit par où Merci devoit apparemment faire sa retraite. Il n'avoit osé l'entreprendre en présence de l'armée françoise; ainsi le duc d'Enghien crut qu'en lui coupant ce chemin de Fribourg à Filinghen, il lui ôteroit les vivres et les fourrages, et le contraindroit de venir à un combat général ou de se retirer en désordre.

Le neuvième d'août, le prince fit marcher son armée vers Langsdelinghen. Le village qui porte ce nom est situé dans la plus accessible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit assez propre pour incommoder les Bavarois ou pour les combattre dans leur retraite. Le duc d'Enghien y pouvoit faire venir des vivres de Brisack, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les montagnes. Mais le chemin qu'il falloit tenir

pour entrer dans cette vallée étoit extrêmement difficile, à cause des marécages dont les bois sont pleins. Outre que la tête de l'armée étant une fois engagée dans ces bois et ayant passé le ruisseau qui les borde, l'arrière-garde demeuroit exposée aux Bavarois sans qu'il fût possible au reste des troupes de la secourir.

Le duc d'Enghien y apporta toutes les précautions que demandoient le désavantage du lieu et la présence d'un ennemi si vigilant. Les cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un et très-souvent à pied menant leur cheval par la bride, ce prince mit un grand corps d'infanterie à la queue de l'armée pour soutenir l'arrière-garde de sa cavalerie. Il mit aussi des pelotons de mousquetaires sur les ailes pour défendre les passages par lesquels les Bavarois pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le vicomte de

Turenne fit marcher son armée qui composoit l'avant-garde ce jour-là. Le duc d'Enghien prit le soin de faire la retraite, et se tint en présence de l'armée de Merci jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent passées; et, après avoir traversé de la sorte ces marécages et ces bois, il rejoignit l'avant-garde à Langsdelinghen, sans que les Bavarois eussent fait le moindre effort pour lui disputer ni le passage du ruisseau ni l'entrée du bois.

Merci ayant observé la marche des François, en avoit conçu aussitôt les raisons. Comme c'étoit un des plus habiles généraux d'armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que son salut consistoit à prévenir le duc d'Enghien, et non pas à lui disputer le passage d'un défilé. Il n'avoit au juste que le temps de se retirer avant que les premières troupes de l'avant-garde françoise le pussent joindre; et ce fut

apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arrière-garde. Aussitôt qu'il la vit marcher, il fit décamper son armée, tenant le haut des montagnes et faisant conduire son bagage par le val de Saint-Peter qui mène vers Filinghen.

Le duc d'Enghien ayant appris la marche de Merci, fit ce qu'il put pour hâter la sienne; mais il y avoit des montagnes presque inaccessibles à traverser pour lui couper chemin, et ses troupes étoient extrêmement fatiguées. C'est pourquoi il fut contraint de détacher Roze en diligence avec huit cents chevaux seulement, pour amuser les Bavarois et les incommoder dans leur retraite, pendant que le reste de l'armée passeroit les défilés.

Roze exécuta cet ordre avec vigueur, et commença à escarmoucher contre les Bavarois, auprès de l'abbaye de Saint-Peter. Aussitôt qu'il eut joint les ennemis, il man-

da au duc d'Enghien qu'il étoit à leur queue : l'armée françoise défiloit par un vallon fort serré, au bout duquel il falloit monter au sommet d'une montagne si escarpée et si couverte de bois qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le duc d'Enghien ne laissa pas de vaincre toutes ces difficultés, et son avant-garde ne fut pas sitôt sur le haut de cette montagne qu'elle découvrit les Bavarois en bataille, et Roze qui touchoit presque leur arrière-garde.

Pour aller de cette montagne, où la tête de l'armée du duc d'Enghien s'étoit arrêtée, jusqu'au lieu où les Bavarois s'étoient postés, il falloit passer deux défilés, au milieu desquels il y a un espace capable de contenir quatre escadrons ensemble ; mais, avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, et on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la cavalerie de Roze escarmou-

choit contre l'arrière-garde des Bavarois.

Merci n'eut pas plus tôt découvert les premiers bataillons de l'avant-garde françoise sur le haut de la montagne qu'il jugea bien que toute l'armée étoit derrière; et comme Roze incommodoit extrêmement la queue de son arrière-garde, il résolut de se défaire de lui par un grand effort avant que le duc d'Enghien fût plus près et qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soutenir; et afin de l'accabler tout d'un coup, Merci fit faire demi-tour à droite à toute son armée, et marcha contre la cavalerie de Roze.

Ce colonel, au lieu de se retirer promptement dans le défilé, rallia ses escadrons, et, avec sept ou huit cents chevaux, il osa bien aller affronter dans une plaine toute l'armée bavaroise. Il avoit l'armée ennemie et la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de Filinghen rempli du bagage des Bavarois; à gauche, un grand

précipice; et derrière lui, le défilé par où il falloit rejoindre le duc d'Enghien. Roze détacha d'abord un de ses escadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis; et, avec ce qui lui restoit, il alla charger les plus avancés de l'armée bavaroise. Mais, pour se conserver libre l'entrée du défilé, il y laissa quatre escadrons, derrière lesquels il se retira après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre escadrons soutinrent le choc des Bavarois sans s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette cavalerie fût entré pêle-mêle dans le défilé. Enfin, de quatre escadrons, Roze n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels, après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors du péril, se jetèrent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes ni chevaux.

L'action de Roze fut vigoureuse, et con-

duite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand péril; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Merci n'eût pas vu sur la montagne voisine les corps de l'armée françoise qui se formoient peu à peu, et même que le duc d'Enghien s'étoit avancé pour soutenir la cavalerie de Roze. Car, comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échapper ces escadrons que de pousser plus avant dans le défilé.

En effet, le duc d'Enghien ayant remarqué du haut de la montagne l'action de Roze et le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déjà dans cet espace de terrain enfermé entre les deux défilés, lorsque Roze les rejoignit; ainsi, cette résolution du duc d'Enghien et la prudence de Merci furent en partie cause de l'honneur que Roze acquit dans sa retraite.

Merci commença la sienne en même temps, mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand capitaine qui veut n'être jamais forcé de combattre, et pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion. Néanmoins, il abandonna son artillerie et son bagage, et, laissant quelques dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire demi-tour à gauche; et après cela, il marcha si vite par le grand chemin de Filinghen qu'en un moment l'armée françoise le perdit de vue.

Pendant que Merci ne songeoit qu'à presser et assurer sa retraite, le duc d'Enghien de son coté rallioit ses troupes pour le suivre; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble l'armée bavaroise en fut éloignée de plus d'une lieue.

Il y a une montagne entre Saint-Peter et

Filinghen beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une armée en bataille, et qui commande sur tous les coteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages, et la fertilité de la terre qui est cultivée partout, rendent ce lieu très-commode et très-sûr pour camper. Ceux qui connoissoient le pays ne doutoient point que Merci n'y établît son camp, et cette raison obligeoit le duc d'Enghien de presser extrêmement sa marche. Néanmoins, quand les coureurs de son avant-garde furent montés sur le Holgrave (c'est ainsi que se nomme cette plaine), ils trouvèrent que les Bavarois, après avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher, avoient passé outre avec une diligence encore plus grande que celle des François.

Alors le duc d'Enghien perdant l'espérance de les joindre, retourna sur ses pas,

et vint camper à l'abbaye de Saint-Peter. Ses troupes étoient si lasses qu'il fut contraint de les y laisser reposer le jour suivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des Bavarois et qu'on emmèneroit six canons et deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain, il prit un petit château, situé dans les montagnes, qui pouvoit servir à ses desseins, et il envoya le comte de Tournon conduire l'artillerie à Brisack.

Ainsi, la retraite du colonel Roze fut la dernière action remarquable de la bataille de Fribourg, qu'on peut nommer une suite de plusieurs combats très-sanglants, plutôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté, on y voit une valeur qui ne se rebute ni de l'incommodité du temps, ni du désavantage des lieux; qui hasarde tout pour vaincre, et enfin qui remporte la victoire. De l'autre côté, on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour

sa défense, et qui ne laisse pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il est difficile de juger lequel des deux mérite le plus de gloire, ou d'attaquer une armée retranchée dans des lieux presque inaccessibles et de l'obliger d'en sortir, ou bien de conserver un jugement ferme et intrépide dans une longue retraite en présence d'un ennemi pressant et victorieux, et enfin de savoir choisir des postes dans lesquels on puisse n'être jamais forcé. Cependant, il est vrai de dire qu'un général qui abandonne son artillerie et son bagage passe d'ordinaire pour battu, et l'honneur de sa retraite n'est point complet s'il ne sauve tout; on peut dire même que la prudence de Merci n'auroit pu le garantir d'une déroute générale, sans les contre-temps que prirent Espenan et Léchelle dans l'exécution des ordres du duc d'Enghien; enfin, il arrive presque toujours qu'une armée qui attaque

des retranchements avec vigueur a de grands avantages sur celle qui les défend.

Après que le duc d'Enghien eut fait partir le comte de Tournon, il retourna vers Langsdelinghen où son bagage et son canon l'attendoient; alors il ne songea plus qu'aux avantages que la retraite de Merci lui pouvoit donner. Le sentiment des principaux officiers étoit de reprendre Fribourg; on n'étoit venu que pour secourir cette place, et par conséquent ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les Bavarois n'avoient pu combler leurs lignes; ils étoient déjà bien éloignés; la garnison de cette place étoit foible, mal pourvue de toutes choses, et effrayée du succès des combats qu'elle avoit vus de ses remparts.

Néanmoins le duc d'Enghien fut d'avis d'entreprendre le siége de Philisbourg, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de campagne qu'il fal-

loit couronner par quelque chose d'éclatant; outre qu'en se bornant à la prise de Fribourg, les armées de France n'en auroient pas été plus avancées dans le pays, et même qu'elles auroient été contraintes de repasser le Rhin pour prendre des quartiers d'hiver en Alsace.

Ce n'est pas que le siége de Philisbourg ne fût extrêmement difficile; il falloit faire une longue marche pour y aller. L'infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés; mais le duc d'Enghien méprisa toutes ces difficultés, et le siége de Philisbourg fut résolu. Il envoya à Brisack Champlastreux, intendant de son armée, pour préparer les munitions et pour faire charger dix pièces de batterie sur les bateaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le Rhin.

Champlastreux, qui étoit actif et intelligent dans son emploi, eut bientôt fait ces

préparatifs. Le prince partit de Langsdelinghen le seizième d'août avec son armée, et prit sa route le long du Rhin, après avoir détaché Tubal avec une partie de la cavalerie weymarienne, quelques mousquetaires, et quelques dragons. Roze suivit Tubal avec le reste des Weymariens. Le duc d'Enghien se réserva la conduite de l'infanterie des deux armées et de toute la cavalerie françoise.

Il marcha en cet ordre vers un château situé à cinq ou six lieues de Strasbourg, fortifié de tours à l'antique et défendu d'un assez bon fossé plein d'eau, qu'il prit en passant, afin de s'assurer la communication de Strasbourg. De là il vint à Kupenheim, que Roze avoit pris dans son passage avec plusieurs autres lieux. Tubal s'étoit aussi rendu maître d'Etlingen, Forsen, Bretten, Durlack, Baden, Pruessel, et Wisloch, petites villes fermées de fossés,

à la plupart desquelles il y a des châteaux. Le vicomte de Turenne alla investir Philisbourg avec trois mille chevaux et sept cents hommes de pied, et le duc d'Enghien arriva le vingt-cinquième d'août devant cette place en dix jours de marche depuis Langsdelinghen.

Philisbourg est situé auprès du Rhin sur les confins de la duché de Wirtemberg et du Bas-Palatinat, à trois lieues de Spire. Depuis Brisack jusqu'à Hermestein, il n'y a point de place forte que Philisbourg. On l'appeloit autrefois Udenhein; c'étoit la maison des évêques de Spire. Les troubles d'Allemagne engagèrent insensiblement ces évêques à la fortifier. Quand ils l'eurent mise en état de se défendre, elle ne demeura guère entre leurs mains. Les Impériaux, et ensuite les Suédois, s'en rendirent les maîtres. Les François la possédèrent quelque temps, et enfin elle étoit

revenue sous la domination de l'empereur.

Cette place a un fort carré qui commande sur le Rhin, et qui se communique avec la ville par une chaussée de six pas de large et de huit cents pas de long, élevée de cinq pieds au-dessus du marais. Vis-à-vis de Philisbourg, la rivière forme un grand coude et fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la place. Sa fortification n'est que de terre, mais ses remparts sont fort épais; elle a des fossés larges et profonds; l'approche ne s'en peut faire que par une tête: le corps de la place est composé de sept bastions presque réguliers; la berme est si large qu'elle sert de fausse-braie; cette berme est défendue d'une haie vive très-épaisse; le fossé est plein d'eau, large de deux cents pieds, et profond de quatre toises avec une contrescarpe bien palissadée. Du côté de ce coude que le Rhin fait auprès de la place, il n'y a qu'un ma-

rais couvert de bois en quelques endroits. De l'autre côté, le terrain y est un peu plus haut, et mêlé de bruyères, de bois, et de terres labourées.

Lorsque le duc d'Enghien la fit investir, Bamberg en étoit gouverneur; sa garnison étoit composée de deux cents chevaux et de cinq cents hommes de pied; il avoit cent pièces de canon et des munitions pour soutenir un long siége.

Après que le duc d'Enghien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvallation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, et il destina la nuit pour attaquer le fort du Rhin. L'armée françoise prit ses quartiers depuis Knaudeneim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine à moitié chemin de Rheinhausen, et l'armée allemande fut postée depuis ce ruisseau jusques à Rheinhausen.

Aussitôt qu'il fut nuit, les troupes se disposèrent à l'attaque du fort. Le duc d'Enghien y alla par les bois, et le vicomte de Turenne s'en approcha par de petites digues qui sont au travers du marais. Le duc d'Enghien n'y put arriver qu'à la pointe du jour, parce qu'il avoit pris un chemin plus long et plus difficile.

Bamberg, n'ayant pas assez d'infanterie, avoit retiré dans la place tout ce qui étoit à la défense du fort. Le vicomte de Turenne le trouva abandonné, s'en saisit, et le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la ville.

Le duc d'Enghien ne songea plus qu'à bien assurer sa circonvallation. Il fit élever des forts et des redoutes aux endroits où le terrain y étoit propre, et abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le vicomte de Turenne ne trouva pas tant d'obstacles à

fortifier son quartier, car il se servit d'une grande ravine qui régnoit presque d'un bout à l'autre de son camp, et elle fut en défense en y faisant un parapet; de sorte que les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, et le camp fermé de tous côtés depuis Knaudeneim jusqu'auprès de Rheinhausen.

Cependant le pont de bateaux arriva chargé du canon, des munitions, et des vivres. En vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de Germesheim et de Knaudeneim. Germesheim est une petite ville du Bas-Palatinat, assise sur le bord du Rhin, fortifiée de bastions de terre, avec un fossé sec du côté de Spire, et plein d'eau du côté de Philisbourg et du marais. Sa prise étoit nécessaire pour tenir le haut du Rhin, et comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de la rivière, on ne pouvoit aussi en être assuré qu'en

prenant les places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le duc d'Enghien fit passer d'Aumont avec six cents hommes de pied et trois cents chevaux pour attaquer Germesheim. D'Aumont s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, et ensuite il marcha vers Spire. Cette ville, bien que située sur le Rhin, n'est considérable que par la chambre impériale dont elle est le siége, car elle n'est fermée que d'une muraille avec des tours à l'antique et un méchant fossé.

Pendant que d'Aumont s'assuroit de tous les postes nécessaires sur le bord du Rhin, le duc d'Enghien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déjà observé que l'approche ne s'y peut faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrain sablonneux qui continue presque de la même largeur jusque sur la contrescarpe de deux bastions de la ville.

Le duc d'Enghien ordonna deux attaques par cet endroit. Le maréchal de Gramont conduisit la gauche. Le vicomte de Turenne prit soin de la droite. L'un et l'autre se servirent d'environ quinze cents pas du cours d'un petit ruisseau qui passe par cette plaine, dont ils détournèrent l'eau pour faire leur approche vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de septembre, et la nuit même on fit une place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé.

Espenan, avec le régiment de Persan, fut de garde la première nuit dans la tranchée de Gramont; et, après avoir poussé la ligne près de deux cents pas, il commença une grande redoute, où il établit un corps-de-garde de cent gendarmes à la tête des travailleurs; et ces cavaliers avoient ordre

de se retirer pendant le jour derrière une masure proche de l'ouverture de la tranchée.

La nuit fut assez paisible, et les assiégés, qui ne savoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des assiégeants. Mais, dès que le jour parut et qu'ils virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent essayer de ruiner par une sortie le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit. Ils détachèrent deux cents hommes de pied et cent chevaux qui s'avancèrent contre la ligne; et, bien qu'elle fût encore pleine de travailleurs, Espenan se prépara pour les recevoir, et commanda aux gendarmes de s'opposer à la cavalerie des assiégés.

Cet escadron marcha aux ennemis avec un tel désordre qu'il fut entièrement rompu au premier choc, et La Boulaye y fut tué sur la place. Néanmoins Espenan mit

la ligne en si bon ordre que les assiégés n'osèrent l'attaquer ni pousser plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter. De sorte que les gendarmes eurent le temps de se rallier et de revenir à la charge. Ils s'en acquittèrent si bien la seconde fois que, malgré le feu des bastions, tout ce qui restoit de cette sortie fut chassé jusque dans la contrescarpe.

Ainsi les assiégeants continuèrent leur travail sans interruption; mais leur infanterie étoit tellement diminuée que celle de l'armée d'Enghien ne montoit qu'à trois mille hommes, et l'autre n'étoit pas de plus de deux mille. Avec si peu de gens, le prince eut des peines incroyables à garder une si grande circonvallation et à fournir les hommes qu'il falloit pour la garde de la tranchée et pour tous les autres travaux.

Son infanterie étoit composée de quatre

bataillons. Celui qui sortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du camp. Les deux autres travailloient aux approches, et le dernier amassoit des fascines pour remplir le fossé. Palluau, avec le régiment d'Enghien, releva la seconde nuit Espenan et Persan; il avança beaucoup la ligne et acheva la redoute. Tournon et Marsin, les deux nuits suivantes, poussèrent les travaux fort avant et firent une batterie de six canons.

Le vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence de son côté: la cinquième nuit, les deux attaques firent leur logement sur la contrescarpe. Bamberg ne s'étoit opposé à tous ces travaux que par le feu du canon et du mousquet. Le duc d'Enghien n'avoit eu aucune nouvelle de l'armée de Bavière; il savoit seulement que Jean de Wert marchoit avec mille chevaux et autant de mousquetaires pour essayer

de jeter du secours dans Philisbourg, et cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes et même de faire faire le bivouac toutes les nuits.

Aussitôt que les deux attaques eurent fait leur logement sur la contrescarpe, les travailleurs commencèrent à la percer et à faire des batteries pour ruiner les défenses de la place. La descente du fossé ne fut pas fort difficile; mais on eut bien de la peine à l'assurer, car, comme l'eau étoit presque de niveau à la contrescarpe, les assiégeans ne pouvoient pas y aller sous terre, et il eût fallu trop de temps pour faire une galerie couverte de madriers. Ainsi le duc d'Enghien se contenta de faire tirer une ligne droite qui aboutissoit au fossé et qui étoit couverte avec des fascines sur des blindes et des chandeliers.

Espenan et Palluau, pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en

état de pouvoir combler le fossé. Le comte de Tournon y avoit déjà fait jeter quantité de fascines; mais, en passant par cette ligne enfilée qui conduisoit au travail, il fut tué d'un coup de mousquet.

La Pomme, ingénieur fort expert à faire des mines et à passer des fossés, avoit entrepris de faire des ponts de fascines; mais il y trouvoit beaucoup de difficultés à cause du canon de la place, sur qui celui des assiégeants n'avoit pu prendre le dessus, parce que les assiégés en avoient un si grand nombre qu'une de leurs pièces n'étoit pas plus tôt démontée qu'ils en poussoient une autre à la place; et outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang sur la face des bastions qui l'enfiloient et qui ruinoient tout le travail.

Il est vrai que leurs flancs étoient si petits qu'ils n'y pouvoient mettre que trois

pièces. C'est le défaut ordinaire des meilleures places d'avoir les flancs trop serrés ou trop découverts ; mais le premier de ces défauts est le pire, parce qu'entre deux batteries opposées le plus grand nombre de canons l'emporte toujours. En effet, les assiégeants, ayant dressé deux batteries de quatre pièces chacune, firent taire celles des flancs ; mais les assiégés en placèrent tant sur la face des bastions, dont le rempart est fort bas, qu'ils ruinèrent celles des assiégeants. C'est pourquoi le duc d'Enghien fut obligé de faire élever des épaulements pour enterrer ses batteries et se couvrir des faces des bastions. Par ce moyen, son canon se rendit le maître, et les assiégeants travaillèrent avec plus de sûreté à leur pont.

Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé, et comme sa garnison étoit

foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché, espérant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse. Il fit battre la chamade, les otages furent donnés, et la garnison sortit le douzième de septembre au nombre de cinq cents hommes avec deux pièces de canon. Le duc d'Enghien fit entrer le régiment de Persan dans la place, et y mit Espenan pour gouverneur.

Cette conquête, quoique plus facile que le prince ne l'avoit prévu, donna une grande réputation aux armes de France. Plusieurs villes envoyèrent des députés. Spire n'avoit pas attendu que d'Aumont l'eût fait sommer, les magistrats en avoient porté les clefs au duc d'Enghien. Il les reçut honorablement; et, après avoir confirmé leurs priviléges, il les renvoya pour faire sortir les Impériaux et recevoir la garnison françoise que d'Aumont eut ordre d'y faire entrer.

Mais le duc d'Enghien ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la prise de Philisbourg, ni s'en éloigner avant que de l'avoir remis en défense. Les ennemis s'approchoient, ses troupes étoient affoiblies et fatiguées, le canon avoit fait de grandes ruines qu'il falloit réparer; ce prince n'étoit pas en état de se présenter devant Merci, qui avoit rafraîchi et augmenté son armée depuis sa retraite de Fribourg. C'est pourquoi le duc d'Enghien se contenta d'établir si bien ses quartiers dans les places le long du Rhin, qu'on ne put lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général.

Il avoit la rivière d'un côté, la ville de l'autre, le fort du Rhin devant lui, le marais et les bois derrière. Son armée étant campée dans un poste si avantageux, il détacha le vicomte de Turenne pour aller attaquer Worms. Cette ville ne cède ni en

dignité, ni en nombre d'habitants à aucune des villes d'Allemagne; elle est placée sur le bord du Rhin, et fortifiée autant que sa grandeur et sa situation l'ont pu permettre. Le duc Charles de Lorraine y tenoit garnison, et, depuis la perte de ses états, il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là.

Le vicomte de Turenne fit descendre par la rivière l'infanterie, le canon, et toutes les choses nécessaires pour son dessein. Il marcha ensuite par le Palatinat avec deux mille chevaux, et défit six cents hommes que le général Beck envoyoit à Frankendal. Les habitants de Worms ouvrirent leurs portes et en firent sortir les Lorrains. De là le vicomte de Turenne poursuivit sa marche vers Mayence, et détacha Roze pour aller attaquer Oppenheim. C'est une petite ville située dans une plaine, mal fortifiée, mais défendue par un très-bon châ-

teau. Roze n'y trouva point de résistance. Le vicomte de Turenne se présenta devant Mayence, et, s'étant logé dans le faubourg, il envoya un trompette à ceux qui commandoient dans la ville pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence est le siége de l'archevêque-électeur, et une des principales villes d'Allemagne; outre qu'elle est grande, fort peuplée, et bien bâtie pour un pays où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne architecture : sa situation la rend considérable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du Mein qui passe sous une partie de ses murailles; du côté de la terre elles sont défendues par une citadelle de quatre bastions; mais, comme il arrive d'ordinaire aux grandes villes, ses fortifications étoient négligées, et sa défense consistoit plus dans le nombre de ses habitants que dans la force de ses remparts.

Au bas de la ville, sur le bord du Rhin, est un château assez magnifique où logent les électeurs; dans le temps que cette ville avoit été sous la puissance du roi de Suède, il avoit fait bâtir, à l'endroit où les deux rivières se joignent, un fort de six bastions qui portoit le nom de Gustawbourg; mais à la fin les Impériaux ayant repris Mayence, le fort fut abandonné par les Suédois, et les électeurs l'ont laissé ruiner.

Quand le vicomte de Turenne entra dans les faubourgs, il y avoit encore dans la ville une garnison impériale de huit cents hommes; néanmoins, l'électeur n'ayant pas cru y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermestein; de sorte que le chapitre, qui a l'autorité du gouvernement en l'absence de l'archevêque, fit assembler tous les corps de la ville, et, après plusieurs délibérations, ils résolurent de députer vers le duc d'Enghien et de ne don-

ner les clefs qu'à lui-même, afin de rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable par la qualité de celui qui les recevroit.

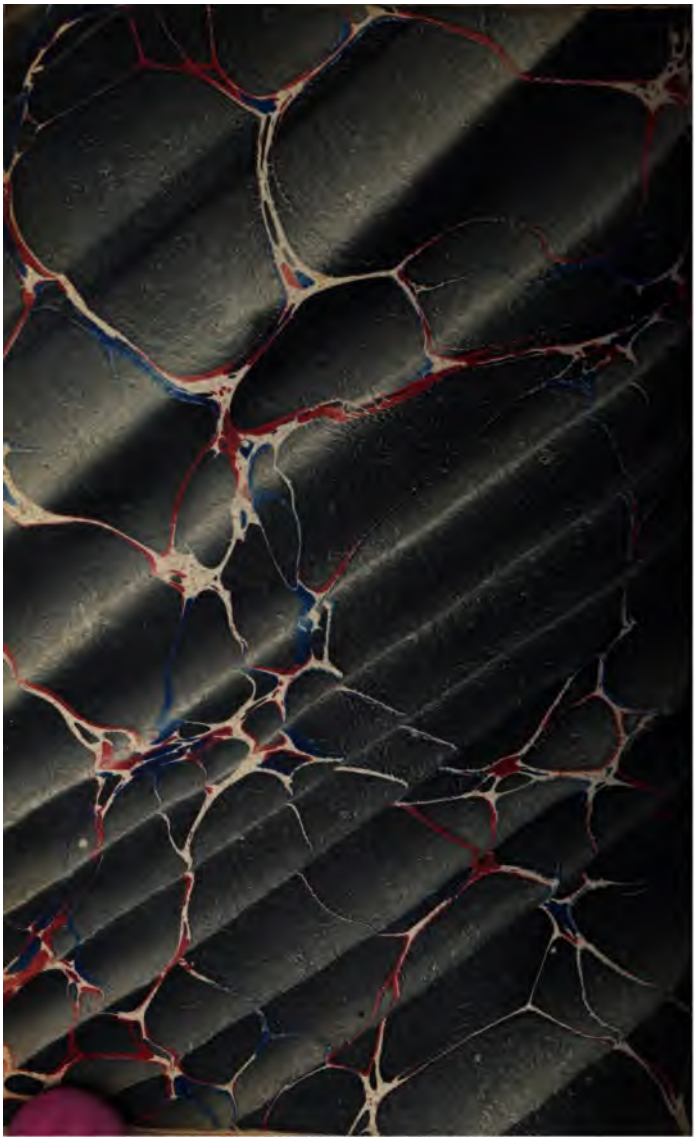
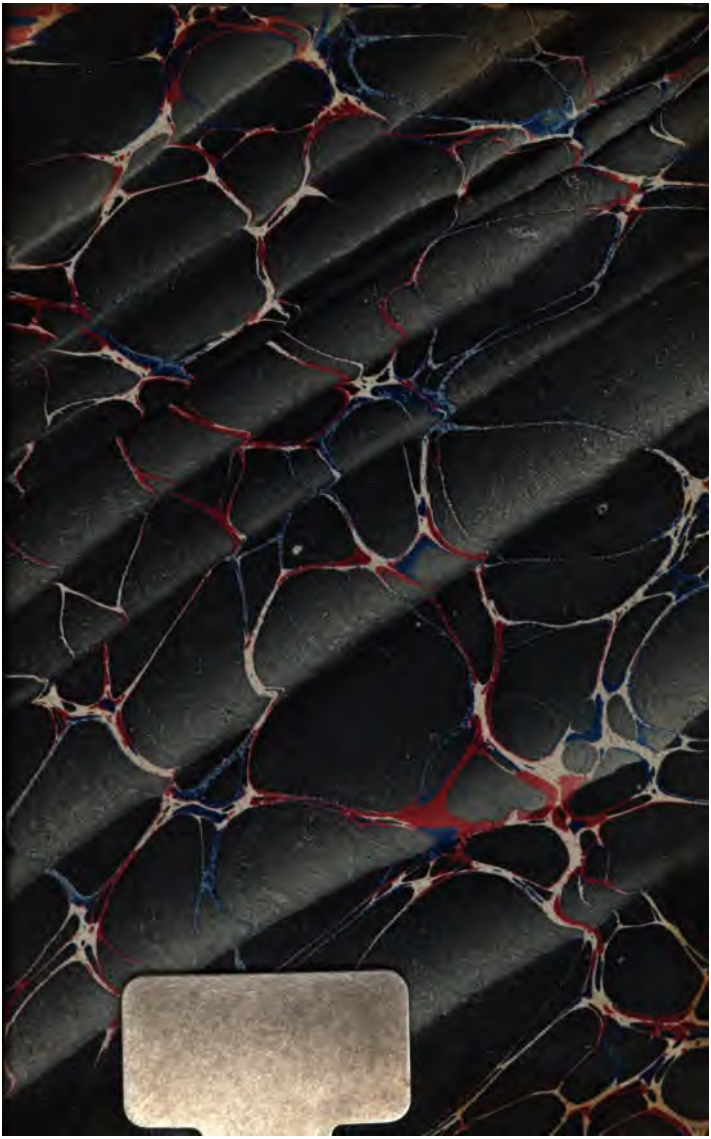
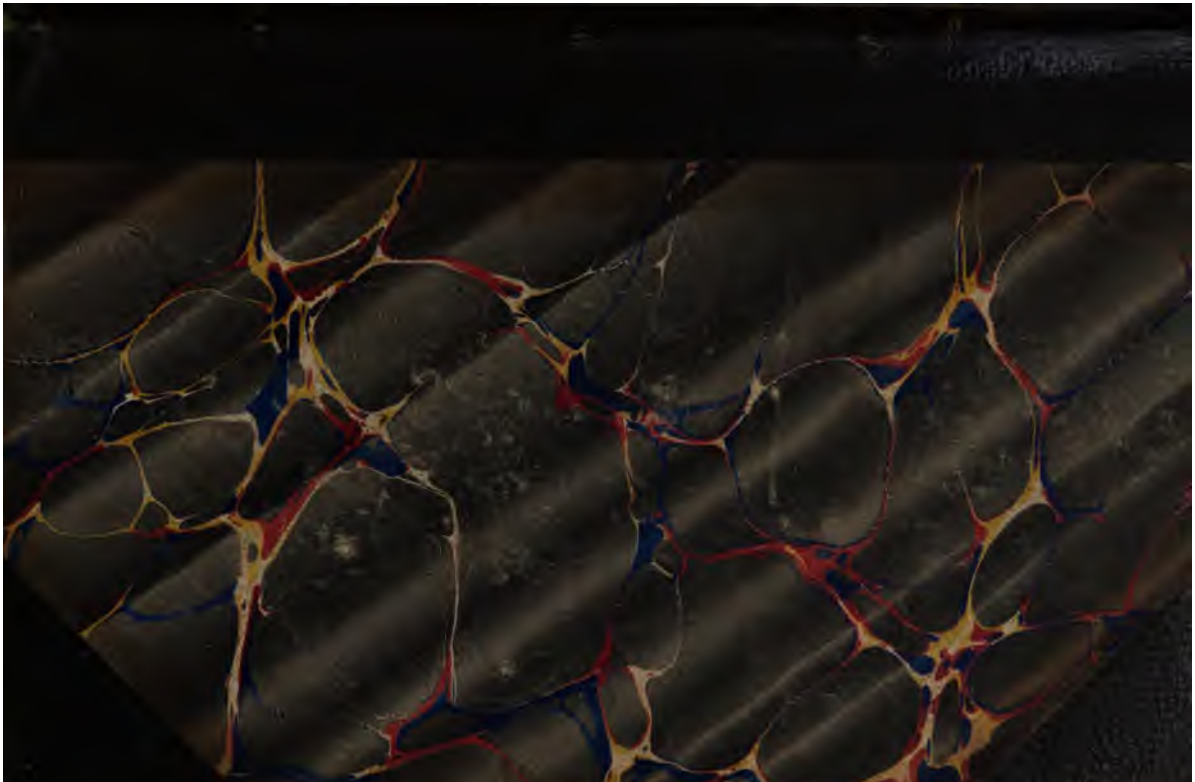
Le vicomte de Turenne envoya cette réponse au duc d'Enghien qui étoit toujours avec son armée à la vue de Philisbourg. Il en partit aussitôt avec une escorte de quatre cents chevaux, et se rendit en un jour et demi proche de Mayence. Pendant qu'on travailloit aux articles du traité, Merci, avec l'armée de Bavière, s'étoit posté sur des hauteurs entre Hailbron et Neckersulm, et avoit laissé le Necker devant lui.

Hailbron n'est qu'à quatorze lieues de Philisbourg; Merci prétendoit arréter de là tous les progrès du duc d'Enghien. Il détacha Wolfs, colonel célèbre parmi les Bavarois, avec deux cents chevaux et cinq cents dragons pour se jeter dans Mayence; mais Wolfs n'y put arriver qu'un quart

d'heure avant le duc d'Enghien. Le trompette, que ce prince envoya aux habitants pour les avertir de sa venue, trouva Wolfs qui les haranguoit pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du Rhin, et celui de toute l'armée bavaroise qui le suivroit en peu de temps.

Mais les habitants de Mayence, sachant que le duc d'Enghien étoit en personne dans leur faubourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au vicomte de Turenne; et, après avoir fait sortir Wolfs de la ville, ils envoyèrent leurs députés au duc d'Enghien pour achever le traité de leur capitulation. Le chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Binghen, petite ville avec un bon château sur le Rhin, et d'y recevoir des troupes françoises. Le duc d'Enghien donna le gouvernement de Mayence au comte de Courval,

et y établit une forte garnison avec ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications et en faire de nouvelles.

Le vicomte de Turenne prit en passant Creutznak, et d'Aumont alla investir Landaw avec douze cents hommes de pied et quinze cents chevaux. C'est une ville située dans une plaine à quatre lieues de Philisbourg; elle est assez peuplée; son rempart n'est flanqué que par des tours à l'antique avec un fossé défendu par quelques demi-lunes et un chemin couvert. Il y avoit dedans quatre cents hommes des troupes lorraines, et c'étoit la seule place que les Impériaux eussent conservée dans le Palatinat au-deçà du Rhin, excepté Frankendal où les Espagnols tenoient une forte garnison.

Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers et commençoit ses travaux devant Landaw, le duc d'Enghien vint rejoindre